

# JOURNAL

HISTORIQUE

ET

LITTÉRAIRE.

I. OCTOBRE

1778.



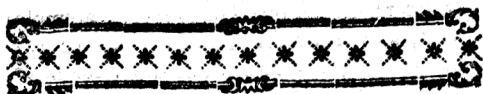
A LUXEMBOURG,

Chez les Héritiers d'André Chevalier, vivant Im-  
primeur de S. Maj. l'Impératrice - Reine Apost.

---

*Avec Privilège de Sa Maj. Imp. & Approbation  
des Commissaire-Examineurs,*





JOURNAL  
HISTORIQUE

ET

LITTÉRAIRE.

I. OCTOBRE

1778.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Mémoires politiques & militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV & de Louis XV, composés sur les pièces originales recueillies par Adrien Maurice, duc de Noailles. Par Mr. l'abbé Millot. A Maeftricht, chez Dufour 1777. 7. vol. in-12°.*

Ces mémoires jetteront un grand jour sur une multitude d'événemens qui ont illustré ce siècle & le précédent. On y retrace les mouvemens qui ont agité les nations de l'Europe, avec les principes des révolutions,

L a

& les ressources que chaque parti a employées à la défense de ses intérêts. Mais ce qui attachera sur-tout l'attention des lecteurs philosophes, c'est le tableau des intrigues, des prétentions, des inquiétudes des hommes de cour. On y voit ce conflit de passions, de politique & de méchanceté, d'où les moyens de s'élever, de précipiter, de diffamer, de nuire naissent les uns des autres avec une variété, une vicissitude, qui font justement regarder la cour comme un vrai labyrinthe, où la prudence humaine perd ses ressources & où ses lumières se confondent,

6. *Aneid.*

*Labor ille domus & inextricabilis error.*

Si la critique peut s'exercer sur quelques endroits de ces *mémoires*, c'est moins sur les choses que sur la manière dont le rédacteur les présente. On sent assez que les couleurs philosophiques n'ont pas manqué à Mr. l'abbé Millot dans la formation des différens portraits qu'il entreprend de tracer, moins d'après les *mémoires* que d'après son imagination & les statuts de la secte à laquelle il s'est agrégé. De-là il se trouve souvent en contradiction avec les auteurs des pièces qu'il cite & qu'il entreprend de commenter. Cette opposition paroît sur-tout dans les gloses qui accompagnent l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes. Si on en croit Mr. de Noailles, témoin oculaire des événemens qui suivirent l'abrogation de l'édit, rien n'a été plus sage que la résolution de Louis XIV; il ne lui man  
quai



quoit qu'un peu plus de vigueur pour éteindre entièrement dans ses états le feu de secte & de révolte. Il écrivoit à Louis XIV : " Les conversions qui ont suivi depuis le 15  
 „ Octobre \* , ont été si générales & avec \* 1685.  
 „ une si grande vitesse que l'on ne sauroit  
 „ assez remercier Dieu , ni songer trop sérieu-  
 „ sement aux moïens d'achever entièrement  
 „ cet ouvrage , & en donnant à ces peuples  
 „ toute l'instruction dont ils ont besoin „  
 Cela ne pouvoit être autrement : les sectaires n'étant pas convaincus de la vérité de leur croyance , & ne pouvant l'être , n'avoient besoin que d'être un peu gênés dans le temporel pour être guéris de leur entêtement & affranchis *des liens de l'habitude* , comme dit St. Augustin (a). Si l'édit de Nantes avoit été un peu plus conséquent dans sa rigueur , il n'y auroit plus en France aucun germe de calvinisme. La manière dont Mr. de Noailles s'exprime sur ce sujet dans un mémoire adressé à Louis XIV , est tout-à-fait remarquable , & vaut mieux que toutes les attendrissantes réflexions du *bienfaisant* abbé Millot. " L'édit du mois d'Octo-  
 „ bre 1685 pour la révocation de l'édit de  
 „ Nantes , défend bien l'exercice public de la  
 „ religion prétendue réformée : mais il permet  
 „ à ceux qui en font , de la garder , pourvu  
 „ qu'ils n'en fassent pas une profession publi-  
 que.

(a) *Qui nescio quâ vi consuetudinis nullo modo mutari in melius cogitarent , nisi hoc terrore percussis sollicitam mentem ad considerationem veritatis intenderent.* Aug. tract. adv. Donat.

„ que. Le bruit de cette révocation, qui s'est  
 „ répandu par diverses copies imprimées, a ex-  
 „ trêmement changé les dispositions des peuples.  
 „ Ils étoient persuadés que le Roi ne vouloit  
 „ qu'une religion dans ses états, & cette seule  
 „ opinion, qui avoit fait des conversions in-  
 „ nombrables, déterminoit tous les jours les  
 „ plus opiniâtres, croiant qu'il n'y avoit plus  
 „ d'espérance; de sorte qu'en très-peu de tems  
 „ il ne seroit pas resté un seul religionnaire  
 „ dans tout le Languedoc „ Faut-il autre  
 chose pour confondre les philosophes qui pré-  
 tendent qu'une rigueur sagement dirigée contre  
 l'hérésie, l'étend & la fortifie? La persécution  
 a sans doute eu cet effet sur la véritable  
 religion, dont les motifs & les lumières ont  
 plus de force & de ressources que toute la po-  
 litique humaine; mais pour les sectes, *la seule*  
*opinion, qu'on n'en veut pas, & qu'il n'y a*  
*plus d'espérance, suffit pour les anéantir sans*  
 retour (a).

Les lamentations de Mr. l'abbé touchant  
 quelques exécutions devenues indispensables à  
 l'égard des rebelles & des assassins agités par les  
 furies du calvinisme, pourroient être pardon-  
 nées à quelque bonne dévote du parti, mais  
 point du tout à un homme qui se donne

---

(a) Observations diverses sur la révocation de  
 l'édit de Nantes, le rappel des Calvinistes &c.  
 dans les Journ. du 15. Août 1776, p. 564. —  
 1. Sept. 1776, p. 11. — 15. Nov. 1776, p. 396.  
 — 1. Décemb, 1776, p. 482. — 1. Avril  
 1778, p. 494.

pour un politique & un profond raisonneur. Il appelle du nom odieux de *meurtre*, la punition la plus nécessaire & la plus méritée, il représente comme des citoyens paisibles & utiles, des hommes qui indépendamment de la secte qu'ils avoient embrassée, étoient bien les monstres les plus affreux qui aient jamais déchiré le sein de la France (a).

Suivant l'abbé M, rien n'est plus ridicule que le zèle de Louis XIV contre les nouvelles doctrines; il raille amèrement ce Monarque pour avoir recommandé cet article au Roi d'Espagne *comme une matière importante*.

Enfin rien n'est plus cher à Mr. l'abbé que les petites digressions sur les prêtres, les évêques, les pratiques de piété & tout ce qui

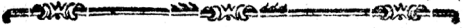
(a) En peut-on avoir un témoignage plus digne de foi à tous égards que celui du maréchal de Berwick, dont on vient d'imprimer les *mémoires*. "Je fais, dit-il, qu'en beaucoup de pays, l'on a voulu noircir tout ce que nous avons fait contre ces gens-là; mais je puis protester, en homme d'honneur, qu'il n'y a sorte de crimes dont les Camifards ne fussent coupables; ils joignoient à la révolte, aux sacrilèges, aux meurtres, aux vols & aux débordemens, des cruautés inouïes, jusqu'à faire griller des prêtres, éventrer des femmes grosses, & rôtir les enfans". Ces paroles sont positives; & il n'est pas permis de les soupçonner d'exagération & de fausseté. Mr. le maréchal de Berwick est un des hommes les plus véridiques qu'il y ait jamais eu; il étoit d'ailleurs témoin oculaire. Du reste, nous avons vu dans nos provinces des choses bien plus extraordinaires que tout ce que Mr. de Berwick rapporte des Camifards\*.

*Mém. de Mr. le maréchal de Berwick, écrits par lui-même.*

tient au culte de Dieu. Les lettres dont l'exacte vérité lui est suspecte à l'égard de tout autre objet, lui paroissent très-authentiques dès qu'elles contiennent quelques réflexions propres à nourrir le philosophisme. C'est ainsi qu'en parlant du marquis de Louville, il nous avertit que c'est un homme dominé par l'imagination, dont le récit est justement suspect, qui donne de simples soupçons pour des vérités toutes pures &c; mais lorsque ce marquis, qui étoit un homme très-philosophique pour ce tems-là & qui encore aujourd'hui ne feroit pas déplacé dans une académie, écrit des jolités contre des gens respectables dans l'Eglise ou contre les pieuses pratiques des fideles, alors son témoignage prend une vigueur & une irréfragabilité, à laquelle le cher abbé ne peut former aucune opposition.

Du reste, ces petits artifices n'ont pas été inutiles à Mr. M.; il a prévu que par ce moïen les *Mémoires* pouvoient conduire à l'académie tout aussi bien que ses *Elémens d'histoire* \*, & *l'Histoire des Troubadours* \*\*, & il ne s'est pas trompé : les portes sacrées se sont ouvertes pour lui; il a entendu les consolantes paroles, dont la faculté salutaire faisoit jadis retentir la scène du théâtre françois; *Dignus, dignus es intrare in nostro docto corpore.*





*L'hymne au soleil , traduit en vers latins sur la troisieme édition du texte françois. Par Mr. l'Abbé Metivier, chanoine de l'église d'Orléans, principal du collège-royal de la même ville, & de l'académie de Bologne. A Orléans, 1778, in-8°.*

**M**R. Metivier ne pouvoit choisir d'ouvrage plus propre à une traduction en vers latins, que le bel hymne au soleil, dont nous avons rendu compte dans le Journal du 1. Juin, p. 168. Les idées vastes & brillantes qu'il présente en très-grand nombre, les tableaux variés, & enrichis de toutes les beautés de la nature, des réflexions vraiment philosophiques, des sentimens agréables & touchans mêlés aux descriptions les plus intéressantes & les plus pittoresques, ont sans doute dû paroître susceptibles de toutes les graces & de toute l'énergie de la poésie de Virgile. Mr. l'abbé M. nourri de la lecture de ce grand poëte, fait un usage heureux des plus beaux passages de l'Enéide & des Géorgiques. On lui a reproché d'avoir poussé l'imitation un peu trop loin & d'avoir quelquefois copié plutôt qu'imité. Quelques périodistes ont tâché de le justifier, en disant qu'il n'avoit fait que suivre l'exemple de tous ceux qui ont fait des vers latins depuis la renaissance des lettres : mais il est incontestable que Mr. M. a poussé la chose plus loin qu'aucun poëte latin de ces

derniers siècles ; on trouve dans la traduction des 3 & 4 vers de fuite qui lui ont paru un bien légitimement acquis. On y voit par ex. le célèbre passage du quatrième livre des Géorgiques sur la mort d'Orphée, transcrit, pour ainsi dire, mot à mot, à quelques légers changemens près, plus propres à affaiblir qu'à déguiser les beautés du modèle. C'est-là certainement un abus. Mais d'employer un hémistiche & même un vers entier dans des circonstances choisies, c'est ce qui ne peut faire qu'un très-bon effet. On a beau dire qu'on n'oseroit prendre un vers de Corneille ou de Racine, sans être accusé de plagiat. Deux raisons s'élevent contre cette objection. 1°. Quelque autorité, quelque juste célébrité qu'aient Racine & Corneille, ils n'approchent pas de celles d'Horace, de Virgile, d'Homère &c. qu'une longue suite de siècles, que l'estime & le respect de toutes les nations, que l'idée même de l'antiquité font envisager comme les pères de la littérature & de la poésie. On est naturellement charmé de voir reparoître dans les ouvrages modernes les antiques beautés de nos instituteurs & de nos modèles, devenus en quelque sorte des sentences & des apophthegmes dont tout le monde a droit de faire usage (a). 2°. Ces auteurs

---

(a) En quelque façon comme lorsqu'un orateur chrétien enchâsse dans son discours quelques passages de l'Écriture ; un médecin des sentences d'Hypocrate & de Gallien ; un magistrat des extraits du code des loix.

sont connus de toutes les nations, de tous les littérateurs, & cela depuis deux ou trois mille ans, les vrais savans les savent presque par cœur; ainsi lorsqu'on emploie quelques-unes de leurs expressions, on n'est pas censé avoir voulu se parer des richesses d'autrui sans les avouer, comme il arrive lorsqu'on dépouille des auteurs modernes; c'est une espece d'hommage rendu à la célébrité & à la sublimité des anciens maîtres, une déclaration de l'étude qu'on en a faite, du desir de les imiter, & du peu d'espoir qu'on a de les égaler ou de faire mieux qu'eux.

Nous croions devoir transcrire ici les réflexions qu'un des plus grands adversaires des langues mortes a faites sur cette traduction de Mr. M. C'est un témoignage non suspect qui sert à démontrer la force & l'intérêt d'une vérité qu'on commence à méconnoître & qui essuie déjà les plus grandes contradictions. " C'est sans doute un grand abus de négliger sa propre langue; c'est ce que font encore quelques peuples du Nord, & ce que nous faisons avant François I. Mais parce que notre langue est parvenue au plus haut degré de perfection, dédaigner les langues savantes & surtout la langue de Virgile & de Cicéron, c'est une erreur funeste, qui ne s'accrédite que trop, & qui nous faisant perdre de vûe le goût de l'ancienne littérature, nous replongera peu à peu dans les ténèbres de l'ignorance. Il n'est que trop ordinaire d'entendre dire aujourd'hui à la plupart des parens,

\* Plaisante erreur de l'abbé Remy, 15. Novembre. 1777. P. 405.

qu'ils ne s'embarrassent guere que leurs enfans apprennent une langue inutile \*. Mais quand même ils compteroient pour rien de priver leurs enfans de la connoissance de tant de chef-d'œuvres , si propres , non-seulement à former leur esprit & leur goût , mais encore à élever leurs ames , à leur inspirer ces vertus mâles & vigoureuses qui rendoient les Romains si supérieurs à nous ; peuvent-ils se dissimuler que le latin est une langue connue de toute l'Europe ; que dans quelque coin de cette partie du monde , où le sort les jette , ils y trouveront des hommes à qui ils pourront expliquer leurs besoins ? Il est vraisemblable que par-tout où les Romains avoient étendu leurs conquêtes , leur langue étoit devenue celle des pais conquis. Les peuples barbares qui ont chassé les Romains , l'ont corrompue ; la religion chrétienne l'a conservée dans les siècles d'ignorance ; le rétablissement des lettres lui a rendu sa pureté , & elle est devenue une espece de langue universelle. Bien loin de l'abandonner , il seroit à désirer , moins encore pour l'honneur des lettres que pour le bien de l'humanité , que les Souverains veillassent avec le plus grand soin à l'enseignement de cette langue ».





---

Religionis naturalis & revelatæ principia, in  
usum academicæ juventutis.

*Finem dicendi pariter omnes audiamus : Deum  
time & mandata ejus observa : hoc est enim omnis  
homo. Eccle. xii.*

Parisiis, apud Berton. 1774. Leodii apud  
Demazeau. 3. vol. in-8°.

**S**I cet ouvrage nous étoit parvenu plutôt, nous n'aurions pas tant tardé à l'annoncer avec tous les éloges qu'il mérite. C'est une excellente théologie, dépouillée du langage barbare, des questions inutiles & téméraires, de la verbiageuse subtilité de la philosophie arabe, dont on avoit défigurée cette science divine. L'auteur qui a écrit particulièrement pour les écoles, a assorti son travail à l'utilité des jeunes gens qu'il enseignoit. Il n'étoit guere possible d'y mettre plus d'ordre, de clarté, de dignité, un langage plus pur, plus de choix dans les matieres & sur-tout plus de solidité dans les preuves. Ecrivant dans des tems où l'abus de toutes les sciences semble attaquer la théologie par tous les côtés où elle les touche (car toutes les sciences se tiennent) il a fait servir à sa défense les notions les plus saines & les plus sûres en matiere de physique, de métaphysique, de politique & de jurisprudence; les principes & les grandes maximes de ces sciences y sont développés avec toute la

force & dans toute l'étendue que comporte un ouvrage, dont elles ne peuvent faire partie que comme connoissances accessoires & subordonnées à l'enseignement de la religion naturelle & révélée. On y voit des réflexions très-sages tirées des auteurs modernes ; & on y réfute les nouvelles erreurs ; avec autant de soin que les anciennes hérésies. Nous ne connoissons pas d'ouvrage plus propre à remplir les vûes de réformation que les favans ont jettées sur la théologie dans ces dernières années (a).

---

(a) Voyez ce que nous avons dit sur cette matière dans le Catéch. philos. p. 617, édition de Paris 1777.

---

*Ueber den Werth der Bühne ic. Sur l'utilité du théâtre considéré comme exercice gymnastique. A Jena 1778. In-4°.*

Nous ne connoissons pas cet ouvrage par lui-même, mais quand nous l'aurions lu avec toute l'attention possible d'un bout à l'autre, nous n'en porterions pas un jugement différent de celui que nous venons de lire dans la *Gazette ou Journal littéraire de Deux-Ponts*, p. 367, que les amis des spectacles n'accuseront certainement pas de partialité. " Cet ouvrage, dit le périodiste, prouve bien  
 „ plus l'enthousiasme de l'écrivain, que la  
 „ maturité, la justesse de sa manière de pen-  
 ser.

„ ser. Il examine s'il est avantageux aux  
 „ jeunes gens de s'exercer à jouer des piéces  
 „ de théâtre, & il décide, trop promptement  
 „ peut-être, que rien n'est plus utile, parce  
 „ que cet exercice fortifie la mémoire, donne  
 „ de la grace, dépouille d'une timidité pué-  
 „ rile, & prépare de bonne heure l'esprit à  
 „ l'art oratoire „.

„ Ces raisons nous paroissent spécieuses,  
 „ mais nullement fondées. L'auteur croit que  
 „ cet exercice donne de la grace; mais  
 „ n'est-il pas encore plus ordinaire que les  
 „ jeunes acteurs ou actrices apprennent aussi  
 „ à déclamer très-mal? que, s'il dépouille  
 „ d'une timidité puérile, il dépouille tout  
 „ aussi souvent de la décence; qu'il remplit  
 „ la tête d'un jeune homme d'idées futiles,  
 „ romanesques, ou même dangereuses; qu'en  
 „ se livrant de trop bonne heure à cet exer-  
 „ cice, les deux sexes forment des liaisons  
 „ qui ont tôt ou tard des suites dangereuses;  
 „ enfin qu'il en arrive fréquemment que les  
 „ couliffes domestiques deviennent trop fem-  
 „ blables aux couliffes théatrales „.

L'auteur de cette dissertation sur le théâ-  
 tre, y joint une autre sur l'utilité des sociétés  
 allemandes, formées dans la plupart des vil-  
 les, où il y a des universités; à peu-près dans  
 le goût de celle que Madame Geoffrin a pré-  
 fidée durant un grand nombre d'années. Le  
 jugement qu'en porte le périodiste que nous  
 venons de citer, est encore absolument con-  
 forme à l'idée que nous avons toujours eue de  
 ces bruiantes pédanteries. „ Nous ne pou-

„ vous,

„ vons , dit-il , penser comme l'auteur à ce  
 „ sujet , & cette prétendue utilité nous semble  
 „ fort problématique. Aussi l'auteur nous pa-  
 „ roit-il réfuter fort superficiellement les rai-  
 „ sons qu'on allegue , suivant nous , avec  
 „ bien de la justesse , contre ces sortes de so-  
 „ ciétés , qui , généralement parlant , ne fer-  
 „ vent guere qu'à donner des entraves à l'es-  
 „ prit des jeunes gens , à leur inspirer le goût  
 „ du précieux ridicule. La plupart de ces com-  
 „ pagnies ont des statuts , mais où tout se ré-  
 „ duit à de vaines formalités , à la plus fati-  
 „ gante ostentation. En un mot , ce qui prou-  
 „ ve contre ces *thelonia* , est qu'on n'en vit  
 „ jamais sortir de grand homme , pas même  
 „ d'écrivain de la seconde classe. La plupart ,  
 „ difons même , la totalité des écrivains qui  
 „ ont illustré leur patrie & leur siecle , se font  
 „ formés & comme créés par la force de leur  
 „ génie ; & il en fut toujours de même dans  
 „ la Grece & à Rome &c „

---

*Esprit des livres défendus.* A Amsterdam ,  
 & se trouve à Paris , chez Nyon. 1777.  
 4. vol. in-8°.

**C**'Est l'ouvrage dont nous avons parlé dans  
 le Journal du 1. Janvier 1775 , p. 3 , &  
 du 1. Octobre 1776 , p. 170. L'auteur a senti  
 sans doute que le mot *antilogies* , n'exprimoit  
 pas bien clairement la nature de ce recueil.  
 Celui qu'il y a substitué , paroît un peu mieux  
 choisi,

choisi, mais on peut douter qu'il soit encore parfaitement bien assorti à la chose. C'est plutôt un assemblage de différens morceaux tirés *des livres défendus*, que *l'esprit* de ces livres. Ces extraits sont la plupart sans reproche (a), & *l'esprit* d'un mauvais livre ne l'est pas.

Le discours préliminaire est fait avec soin. Voici comme l'auteur rend compte de son intention. " Il en est des productions de littérature comme des fruits de la terre. Dans celle-ci souvent à côté d'une plante saine & nourricière, on voit s'élever des végétaux nuisibles, dont le fuc perfide est d'autant plus redoutable, qu'en flattant le palais, il brûle les veines, déchire les entrailles, & porte rapidement au fond du cœur le poison & la mort. Que fait le cultivateur prudent & éclairé ? Applique-t-il indistinctement le fer & le feu ? Son économie est beaucoup mieux entendue : il marque avec intelligence les plantes qui peuvent se convertir en alimens, il en rassemble les germes épars, il en classe les différentes familles dans des plans dessinés avec goût, il les environne de bandes de fleurs, dont l'assortiment gracieux, & l'émail brillant servent de bornes aux divers tableaux de ce riant potager ; souvent du fond d'un bosquet

---

(a) Je dis la *plupart*, car souvent le rédacteur, ne démêlant sans doute pas l'intention & les vûes des écrivains qu'il copie, transcrit avec beaucoup de dévotion des passages très-repréhensibles, où il n'est pas difficile de découvrir le plus pur philosophisme.

ouffu qui les couronne , comme le bon vieillard de Virgile , il promene un œil satisfaisant sur ce nouveau domaine , où par ses travaux l'agréable s'unit à l'utile ; il voit au déclin du jour , une épouse laborieuse & chère , des enfans sains & joyeux , cueillir en chantant les légumes qui vont orner sa table rustique , sans danger de mêler le poison avec les herbes salutaires , ou de rencontrer le serpent caché sous les fleurs. Ce qu'un habile économiste fait dans le règne des végétaux , nous pensons qu'il est à propos de le faire dans l'empire de la littérature , du moins dans cette portion que l'esprit philosophique a cultivée , & qu'il regarde comme son précieux héritage „

L'auteur attribue la dégénération de la philosophie à trois hommes célèbres , Bayle , Voltaire , & J. J. Rousseau. Le jugement qu'il porte de l'*Emile* \* mérite d'être connu. “ Pendant qu'on étoit occupé à le lire , à le dévorer , à le citer , à le commenter ; durant les accès les plus violens du délire & de l'extase , quelques esprits plus éclairés , quelques têtes plus mûres , après l'avoir attentivement examiné , publièrent ce qu'en dernière analyse ils y avoient remarqué.

1°. Que dans ce qui regarde le physique & une partie du moral de l'éducation , l'auteur proposoit des choses réellement bonnes , mais qui n'étoient point neuves , & qu'alors il n'avoit à lui que le mérite d'un style pathétique , nerveux , & original.

2°. Que le plan général d'éducation tant vanté , ne pouvoit convenir qu'à une classe de citoyens

\*Janv. 1774,  
pag. 9. —  
Mai 1774,  
p. 322.

très-peu nombreuse, ce qui constitue un vice radical dans une législation dont on prétend adresser les articles à tout le genre humain.

3°. Que dans les attaques livrées à la religion, ils n'avoient vu que les objections les plus communes, mais qu'elles y étoient présentées avec un art, une chaleur, une rapidité singulière; que la méthode de l'auteur étoit de déguiser, autant qu'il pouvoit, la fausseté de ses principes, de prêter au paradoxe & au sophisme la couleur séduisante d'un axiome; qu'alors il n'étoit plus possible de l'arrêter; qu'on le voioit attacher brusquement à cette base une chaîne de conséquences les mieux liées, les plus incontestables & les plus propres à étonner tous les esprits qui lui avoient passé son premier théorème; de-là le jugement assez vrai, qu'un homme d'esprit a porté des ouvrages de cet écrivain: sa logique, dit-il, a toujours l'air de marcher en triomphe, mais souvent elle cache sa tête dans les nuages „



*Josephi Juvencii ratio discendi & docendi;*  
c'est-à-dire, manière d'apprendre & d'enseigner, par Joseph Jouvenci. A Paris, chez J. Barbou 17778. 1 vol. in-12.

**L**A reproduction de cet ouvrage me semble être un effet des alarmes que répand dans la société, l'inutilité & la frivolité de tous les nouveaux systèmes sur l'éducation. Trompé par

des charlatans sans nombre, on commence à sentir la sagesse & la sûreté des anciennes méthodes. Le P. Jouvenci avoit tracé le dessein de celle-ci pour guider les jeunes membres de sa Société, dans leurs propres études & dans l'enseignement public. Des réflexions sages, des règles du goût le plus sûr formé sur les excellens modèles de l'antiquité, des préceptes tracés par la raison & par l'expérience, une méthode claire, & mise à la portée de tous les esprits, l'amour de la vertu, le zèle pour le progrès des sciences & des bonnes mœurs, tout se trouve réuni dans ce livre peu volumineux, mais plus approfondi, plus satisfaisant & sur-tout plus utile que des traités d'une vaste étendue sur la même matière. Ce qui paroît sur-tout précieux dans l'ensemble des différens préceptes que donne aux éducateurs cet homme éclairé, c'est la noblesse & la force des motifs qui doivent diriger & soutenir les pénibles travaux de l'instruction, motifs qui ne prennent leur essor & leur activité que dans l'esprit de la religion chrétienne, & qui par-là même sont devenus bien rares & qu'on ne retrouve plus que dans un petit nombre d'individus, que le philosophisme n'a pas subjugués. On ne peut rien ajouter à cette grande leçon, pleine de sentimens, de tendresse, d'une sage & bienfaisante philosophie, & qui seule suffit pour faire un excellent instituteur : *Cernat tanquam sub personâ latentem, in exiguis corpusculis, divinæ speciæ originis, lineamenta cœlestis cognationis, Sanguinem Christi; in eisdem pretium*



*crucis, jus regni, hæreditatem æternitatis, contempletur : tùm verò, quàm non modò libenter, sed etiàm ambitiòsè docendi manus exercebit ?*

La partie qui regarde la maniere d'apprendre, nous a toujours paru fort inferieure à celle qui traite de l'enseignement. Le P. Jouvenci ne connoissoit pas assez la nature de l'esprit humain, les différentes formes & propriétés sous lesquelles il se développe, pour le diriger sûrement dans ses travaux. En suivant ses leçons à la lettre, les génies vifs, rapides & profonds esuieroient tous les inconveniens d'une servitude incompatible avec leurs facultés intellectuelles. Le Pere Jouvenci accumule tellement & fait succéder si rapidement les lectures les plus disparates, qu'il est impossible qu'il n'en naissè de la confusion & du désordre, & que l'esprit privé de sa liberté & du loisir de la réflexion, n'éprouve le malheur de la stérilité au milieu de l'abondance, le dégoût & la satiété dans le sein de la variété & de la plus riche opulence : *Fastidientis stomachi est multa degustare, quæ ubi varia sunt & diversa, coinquinant, non alant.*

---

### Lettre à l'Auteur du Journal.

**J**E viens d'être témoin, Monsieur, d'une des choses la plus digne de tenir place dans votre Journal. Je me hâte de vous en faire part, croiant ne pouvoir trop

zôt instruire le public d'un fait aussi intéressant pour l'humanité.

Deux enfans l'un de huit ans & demi, l'autre n'ayant pas encore atteint la onzième année viennent de nous prouver qu'il est possible de mettre les sciences les plus abstraites à la portée de l'âge le plus tendre. Dans quatre séances publiques, de quatre heures chacune, ces aimables enfans ont montré au grand étonnement & à l'applaudissement universel d'une nombreuse assemblée composée de ce qu'il y a de plus éclairé dans cette ville, des connoissances raisonnées sur les langues françoise, italienne, allemande & latine, sur l'astronomie, l'algebre, la géométrie, la géographie, la sphere & la musique.

Dans la première séance, ils ont répondu sur les langues allemande & italienne embrassant depuis les premiers principes de ces deux langues jusqu'à la traduction des meilleurs auteurs, tels que Gotsched, Gesner, Gellert, l'Arioste, le Tasse, Goldoni, & Metastase. Dans la seconde séance ils ont expliqué les élémens de mathématiques selon la Chapelle & Clairaut, à la plus grande satisfaction de ceux qui possèdent ces sciences, mais sur tout de Monsieur l'abbé Barlet, homme de génie & bon mathématicien qui, après plusieurs examens particuliers qu'il avoit faits pour ne pas aventurer son jugement nous dit publiquement, qu'il n'auroit pas cru la chose possible s'il n'en avoit été le témoin. Dans la troisième séance ils expli-

quèrent

1. Octobre 1778.

179

querent la sphere selon les deux systemes de Ptolomé & de Copernic , & la géographie universelle. Le même jour , accompagné d'un brillant orchestre , le plus jeune executa un trio de Humble , & l'aîné un concerto de Nardini. Enfin , dans la quatrieme séance ils mirent le comble à notre admiration par la maniere dont ils répondirent sur les langues françoise & latine , combinées & comparées par la diversité de leurs tours essentiels , répondant avec une netteté étonnante à toutes les objections qui leur furent faites sur les principes peu nombreux qu'ils avoient établis , & d'où ils faisoient sortir toutes les règles de détail qu'ils appliquerent ensuite dans la traduction qu'ils firent de Phedre , Quinte-Curce & Virgile.

Vous conviendrez sans doute , Monsieur , qu'un pareil fait est bien propre à enrichir votre Journal ; ce qui le rend encore plus intéressant , c'est que ces deux élèves n'ont eu pour maître & instituteur que le plus tendre des peres. Monsieur Varren , d'une ancienne maison d'Irlande , & major au service de Son Alt. R. le Grand-Duc de Toscane , est cet homme respectable qui , depuis plusieurs années , consacra ses jours à l'éducation de ses enfans. Les connoissances les plus étendues , jointes aux joins les plus tendres & les plus touchans l'ont mis à même de jouir aujourd'hui de l'admiration qu'ils inspirent.

Je fais combien votre Journal est généralement répandu , & vous m'obligerez , Monsieur ,

*fiour, de vouloir bien y insérer cet article qui pourra servir d'encouragement à l'éducation. J'ai, &c.*

Nancy le 26  
Aout 1778.

*Le comte DU HOUX DE  
DOMBASLE, colonel pour  
le service de Leurs M. I.*

C'est avec plaisir que je fais part à mes lecteurs d'une expérience qui ne peut qu'honorer les facultés intellectuelles de l'homme. On a vû par d'autres exemples que ces phénomènes de précocité étoient absolument dans l'ordre des choses possibles ; mais on auroit sans doute tort de conclure d'abord la généralité, & de supposer la nécessité ou même la convenance de hâter d'une manière si pressante les progrès de l'esprit. Car 1°. il reste toujours quelque doute sur la solidité & la véritable étendue de ces connoissances prématurées. Tandis que la plupart des auditeurs les regardent comme des notions raisonnées, des personnes plus difficiles les attribuent précisément au mécanisme de la mémoire. Il faut convenir que pour peu qu'on éloigne les élèves de ces fortes de répertoires où leur science est détaillée, ils sont étrangement embarrassés & ne disent plus rien qui vaille. Ces leçons s'évanouissant en raison directe de l'effort & de la promptitude avec lesquels on les a apprises, bientôt il ne reste plus rien de tant de merveilleuses ré citations.

2°. En supposant que ces notions forment dans quelques jeunes gens, singulièrement vifs & spirituels, une vraie science, c'est-à-dire, un

ensemble de notions bien conçues, bien liées, bien dépendantes les unes des autres, il faut convenir qu'il seroit d'un usage très-dangereux d'exiger la même chose indistinctement de tous les enfans de cet âge. Ce seroit le moïen d'en hébéter le grand nombre, & d'anéantir des talens qui exigent généralement un développement plus progressif & plus lent.

3°. En dissimulant les mauvais effets qu'un enseignement trop composé & trop urgent peut avoir sur l'esprit, on ne sauroit nier celui qu'il a sur le corps, sur la frêle & foible constitution des enfans, sur un cerveau mol, tendre & incapable de recevoir des impressions si fortes, & si multipliées. L'accroissement & la force du corps doivent nécessairement souffrir beaucoup de cette espece de concurrence, où le développement forcé de l'esprit intercepte, pour ainsi dire, tous les moïens destinés par la nature au développement du corps.

4°. Quand la nature parvient à faire avec succès des premiers efforts si extraordinaires & si merveilleux, il semble qu'elle se hâte de les défavouer. Nous ne voïons pas que ces jeunes savans tiennent de grandes places dans la république des lettres, lorsqu'ils sont parvenus à l'âge où pour l'ordinaire les sciences paroissent avec éclat dans les hommes à talens. Selon l'ordre de la progression, ces esprits précoces qui à neuf ans possèdent presque toutes les sciences, devroient à quinze ou seize instruire les Grotius, les Ducange, les Mabillon &c; & cependant nous ne voïons rien de

céla (a). Les Bourdaloue , les Corneille , les Bossuet , les Fénelon , les Bacon remplissent l'univers de leurs noms après une enfance & une jeunesse passées dans la marche lente & pénible du collège ; tandis que de jeunes encyclopédistes après avoir brillé un moment aux yeux , se perdent dans une nuit éternelle.

Je ne prétends point par ces réflexions affoiblir l'intérêt qu'inspire l'annonce des progrès de Messieurs Varren , fruits des soins d'un instituteur , dont les lumières & le zèle sont dirigés par l'impulsion de la douce & puissante nature , par le précieux sentiment de la paternité ; mon intention est précisément d'empêcher une mauvaise imitation. — Autres observations , 15. Juin 1775 , p. 866. — 15. Août 1775 , p. 260. — 1. Octobre 1777 , p. 162.

---

(a) Il semble qu'on peut appliquer assez communément à ces rejettons aisés & prématurés des sciences , ces paroles de Jacob : *Effusus es , sicut aqua , non crescas.* Gen. 49.



UN lecteur de ce Journal , dont les critiques modérées , sages , honnêtes , équitables méritent de ma part une attention particulière , m'a témoigné sa surprise de ce que j'avois pris pour l'Amour , le génie éploré , qu'on voit dans le mausolée du maréchal de Saxe \* , & qu'il dit être le génie de la guerre. Avant d'avoir vû le mausolée de ce célèbre

\* 15. Oct.  
1777, p. 260.  
— 15. Mai  
1778 , p. 89.

général, j'avois cru effectivement que la petite figure en casque & armée d'un flambeau, représentoit le génie de la guerre; j'avois même été averti de ne pas m'y m'prendre. Majs après avoir bien vû & bien réfléchi, je me suis décidé à croire que c'étoit l'Amour. Je puis certainement me tromper, mes raisons ne font rien moins que démonstratives, mais elles ont eu la force de me persuader, sans que pour cela je leur attribue la vertu de persuader les autres. Les voici.

1°. Je ne connois point cet usage de représenter la guerre par un petit génie, & je doute qu'il soit connu davantage par ceux qui ont étudié à fond les secrets de la mythologie. Janus, Bellone & Mars sont les dieux & les symboles de la guerre; & quand il y a quelque divinité ou symbole propre, les génies deviennent inutiles. C'est ainsi qu'on ne voit pas de génie des jardins, des champs, de la vendange &c, parce que Flore, Cérés, Bacchus &c. remplissent cette tâche par eux-mêmes, & ne veulent pas de marmouset en second.

2°. La France est représentée dans la grandeur ordinaire d'une femme, la force l'est de même dans celle de l'homme; pourquoi la guerre seule prendroit-elle ici la petite figure d'un génie? pourquoi cette différence, cette bigarrure, ce contraste? L'Amour doit être petit, sa figure caractéristique est celle d'un enfant; mais la Guerre n'a aucune raison de s'apétisser, & d'être moindre que la Force & la France.

3. Ce génie est charmant, doux, aimable,

beau comme l'Amour. A ces traits qui reconnoîtroit le plus grand ennemi, le fléau le plus cruel, le plus terrible de l'humanité? Est-ce-là l'image de ce même génie que Virgile, ce grand peintre des dieux symboliques, nous représente comme un monstre, grinçant les dents & écumant de fureur?

I. *Æneid.*

*Furor improbus intus*  
*Sæva sedens super arma, & centum vinculis ahenis*  
*Post tergum nodis, fremit horridus ore cruento.*

4°. La Guerre qui éteint son flambeau, est une image agréable & consolante; c'est le comble des vœux que les hommes font depuis cinq mille ans. Si la mort du maréchal de Saxe avoit pu les réaliser, elle formeroit l'époque la plus heureuse des annales du monde. Or de pareilles représentations ne se mettent pas sur la tombe des héros qu'on veut faire regretter.

5°. Mais si la Guerre éteignant son flambeau, n'a pas de quoi attrister les spectateurs; il n'en est pas de même de l'Amour. Une idée si galante ne peut manquer d'intéresser le beau sexe, dont le goût règle aujourd'hui le goût général. Ne pourroit-on pas croire qu'en ce moment le sculpteur s'occupoit d'un vers tiré de la fameuse épitaphe de S \* \* ?

*Hic jocus & risus, hic lacrymant Veneres.*

6°. Si Mr. Pigal n'a point eu l'intention de sculpter un Amour, il ne devoit pas en faire naître l'idée. Il connoissoit la vie du



héros, il favoit que ses exploits en matiere d'amour ne formoient pas la moindre partie de son histoire. Pourquoi donner lieu à une équivoque ? Le casque étoit certainement insuffisant pour la prévenir : l'amour d'un héros doit être naturellement caractérisé par quelque ornement guerrier. — Est-il d'ailleurs vraisemblable que les différentes réflexions que je viens de faire, aient échappé à cet habile sculpteur, & qu'il n'ait pas vû les raisons qui s'opposent à ce que cette statue soit prise pour le génie de la guerre.

7°. J'ai connu plusieurs voyageurs, j'ai lu plusieurs auteurs qui n'ont pas hésité un moment de prendre cette petite statue pour l'Amour. Dans une *Lettre adressée au ministre de l'église de St. Thomas à Strasbourg*, imprimée à Colmar 1778., on a disserté beaucoup contre cet Amour, sans que personne se soit avisé de nier le fait. Depuis le mois d'Octobre 1777, que les Alsaciens & les Strasbourgeois en particulier, ont vû la description que j'ai faite de ce mausolée d'après mes propres yeux, aucun d'eux n'a songé à me détromper sur cet article.

Il me seroit peut-être plus difficile de justifier le mécontentement que j'ai témoigné de ce qu'Hercule paroïssoit également dans ce mausolée. Mr. Van D\*\* dit fort sensément : " *Quant à l'Hercule, si vous l'aviez regardé en homme de lettres, plutôt qu'en théologien trop sévère, vous n'y auriez certainement trouvé qu'une figure allégorique qui représente la force du corps. Vous conviendrez*

sans peine que ces deux points de vue rendent la chose bien différente : personne ne s'avisera certainement de prendre la justice, qui décorera le tombeau d'un magistrat, pour la déesse *Thémis* &c., Quelque tenté que je sois d'acquiescer à cette observation, je ne puis m'empêcher de dire que la figure d'*Hercule*, toute symbolique qu'elle est dans ce cas-ci, est en général la statue d'un homme ou d'un demi-dieu très-connu ; qu'en la voyant, tout le monde dit *voilà Hercule* ; & en le disant, on songe effectivement au vainqueur de *Cacus* & à l'homme aux 12 travaux ; mais en voyant *Thémis*, telle qu'elle paroît sur la tombe des magistrats, on se forme précisément l'idée de la justice. Elle fait groupe avec la prudence, la constance, la tempérance, la charité &c, statues purement symboliques. L'histoire de la déesse *Thémis* n'occupe pas l'esprit un moment, la pensée n'en vient pas même aux mythologues, qu'est-ce des autres spectateurs, qui n'en savent pas un mot ?

---

J'ai annoncé dans le Journal du 1. Avril, p. 499, un ouvrage de Mr. le chanoine Mann, touchant les moyens de rendre les bâtimens incombustibles d'après les observations de Mr. Hartley & de mylord Mahone. S. M. l'Impératrice-Reine continuellement occupée du bien-être de ses sujets, a fait ordonner par Son Exc. le comte de Kollowrath, président de la chambre & de la banque, au colonel ingénieur

ingénieur Brequin de Demenge de construire une maisonnette selon la méthode de ces deux illustres Anglois, & lui a permis d'en faire une partie d'après ses propres idées, ce qu'il a exécuté. Son Exc. le président en a ordonné l'épreuve le 30 Juillet, & a nommé pour commissaires Mrs. le conseiller aulique de Scharf & le secrétaire aulique de Pauminger. Cette maisonnette construite au Tabor, étoit remplie de fagots depuis le bas jusqu'aux poutres; on y mit le feu un peu après huit heures du matin. Lorsque ces fagots furent enflammés, ils produisirent un feu des plus violens qui brisa & fondit les vitres; & dans la plus grande ardeur du feu on ferma la porte & les volets faits selon la méthode de Mr. Hartley, ce qui étouffa d'abord le feu. Ensuite on les fit rouvrir, & le feu se ranima avec violence. Toute la durée de ce grand feu a été de près d'une heure, & le grand brasier qui s'est formé des gros brins de fagots, a subsisté plus d'une heure.

Pour faire plus d'une expérience à la fois, Mr. le colonel a placé au centre de la maisonnette & où étoit le foyer du feu, un mardrier, dont la moitié étoit enduite de mortier & l'autre d'argile; & cela pour voir quelle matiere réussiroit le mieux à rendre les *Riegelwand* incombustibles. Toutes ces épreuves ont très-bien réussi, & les commissaires en ont été très-satisfaits, sur-tout de la partie faite selon la méthode de Mr. le colonel.

Cette maisonnette a 12 pieds de longueur sur dix de largeur. C'est un simple rez-de-chaussée

chauffée avec un grenier en mezaline, l'un & l'autre séparé par un plancher posé sur des poutres. Pour connoître la chaleur que cette mezaline acquerroit pendant la durée du grand feu, qui étoit immédiatement au-dessous, Mr. le colonel a fait poser un thermometre de Reaumur dans cette mezaline. Il a resté constamment plus d'une heure à seize degrés, & ensuite il est monté à 18. Enfin le plancher sur lequel étoit le feu comme dans un four, n'avoit vers dix heures qu'une très-foible chaleur, & vers le milieu. Il s'enfuit de cette épreuve que grace à Mr. Hartley & à mylord Mahone, on peut faire des bâtimens incombustibles, ou du moins fort difficiles à s'enflammer; & si à la longue par la quantité de matieres combustibles les bâtimens construits de cette maniere venoient à s'enflammer, il seroit aisé de les secourir.



*Les douze heures du jour font le mot de la dernière Enigme.*

#### LOGOGRIPE.

**S**ans rien ôter, & sans rien mettre,  
 Mais en renversant chaque lettre,  
 On trouve en moi par un détail succinct,  
 Une bête, un royaume, & la place d'un Saint.

NOUVELLES



## NOUVELLES POLITIQUES.

## TURQUIE.

CONSTANTINOPLE (le 20 Août.)  
 La peste est ici au plus haut degré, la ville est presque déserte; toutes les boutiques sont fermées; le commerce est suspendu; grand nombre de familles se sont retirées, & plusieurs sont éteintes. On porte à 200 mille le nombre de ceux que la peste a enlevés; mais c'est une exagération visible (a). Le Reis-effendi, ou le grand-chancelier de l'empire, en donnant audience, a la précaution de tenir toujours en main un petit flacon, rempli d'une liqueur qui corrige l'air pestilentiel, & plusieurs Turcs l'imitent déjà & se précautionnent contre ce mal; ce qui annonce qu'ils ne croient plus si fermement qu'autrefois, au dogme de la prédétermination. Le Sultan ne laisse approcher de sa personne que quatre serviteurs fideles auxquels il est défendu de communiquer avec qui que ce soit.

(a) Les gens qui savent que le nombre des habitans à Paris & à Londres ne passe pas les 500 mille, & que Constantinople dans une étendue à-peu-près égale à celle de ces deux villes ne contient que des rez-de-chauffée, ne s'aviseront pas de croire qu'il y a dans cette dernière ville au-delà de 300 mille ames.

Bassora est toujours au pouvoir des Persans. Cette ville, autrefois des plus florissantes, mais défolée par des maladies contagieuses & par un siège de trois mois, n'offre plus aujourd'hui qu'un amas confus de masure & de décombres entouré de marais fangeux & d'eaux croupissantes. — On n'a aucune nouvelle de la Crimée ni de la flotte du Capitan - Pacha ; on assure qu'il y a une négociation ouverte entre cet amiral & le feld-maréchal de Romanzow, mais on n'en espère que très-peu de chose, vû la résolution où se trouve la Porte de chasser les Russes de la Crimée.

SMYRNE (le 4 Août.) Après plusieurs secousses de tremblemens de terre, il y eut une terrible le 26 du mois passé. Tous les habitans s'attendoient à périr. Le tremblement commença à une heure & demie du matin ; & jusqu'à huit heures la terre ne fut pas un moment tranquille. L'on remarqua néanmoins durant cet intervalle neufs chocs plus forts que les autres. Plusieurs maisons & murailles furent encore renversées, &, comme si ce seul fléau ne suffisoit point pour la destruction de cette malheureuse ville, il en causa un second, qui acheva de la remplir d'horreur & de confusion (a). Au

---

(a) Smyrne est une des plus riches villes de l'orient, & peut-être la plus débordée par les mœurs de ses habitans, gens de toutes les sectes possibles, rassemblés de toutes les plages de la terre, & vivant dans une espèce d'anarchie  
sous

1. Octobre 1778.

191

milieu des ruines, il éclata un incendie d'autant plus dangereux, que le tremblement de terre, qui ne discontinuoit point, & dont on ressentit encore 13 secouffes jusqu'à minuit, empêcha de porter du secours & d'arrêter le progrès des flammes. La fuite fut générale; & ceux qui se hasardèrent à vouloir sauver leurs effets, furent écrasés sous les mafures. Tout fut réduit en cendres jusqu'à St. Venerande, où le feu ne trouvant plus d'édifices s'arrêta aux montagnes. Plus de la moitié de la ville, y compris le quartier le plus riche, a été réduite en cendres avec les maisons des consuls de France, d'Angleterre, de Naples, de Venise, & de Raguse. Le dommage est immense, les flammes, laissées à elles-mêmes, n'ayant pas épargné les magasins même, construits pour être à l'abri des incendies. Trois derwes, bâtimens publics destinés pour des occasions pareilles, & où l'on avoit transporté quantité d'effets précieux, ont été consumés avec tout ce qu'ils contenoient : & ( ce qui est incroyable ) au milieu de la désolation générale

---

sous un gouverneur qui pour l'ordinaire n'a d'autres vûes que l'interêt. On a remarqué que des villes de ce genre étoient presque toujours le foyer des paroxismes de la terre. Réflexion sur laquelle il ne faut cependant pas trop insister, & qui paroitra sans doute à bien des lecteurs avoir un air de *fanatisme*. Je renvoie à la *Dissertation sur les tremblemens de terre*, placée à la suite des *Observations philosophiques*, à Paris chez Berton, 1778. 1. vol. in-12.

le, il s'est trouvé des monstres, qui en profitoient : l'on découvrit des incendiaires & des voleurs. Le capitaine d'un bâtiment, qui mouilloit ce jour-là près des isles d'Our-la, a rapporté, entr'autres effets extraordinaires du tremblement, qu'il a ressentis en mer, que la grande isle d'Our-la avoit été fendue, & qu'il étoit sorti de la crévasse une épaisse fumée. L'on dit aussi, que le même effet est arrivé à une montagne près d'Éphèse. Cependant les secouffes n'ont pas encore cessé. Le 6 Juillet nous en ressentimes dix, le 7 cinq, le 8 sept, le 9 trois, & du 10 au 14 deux chocs par jour. Du 14 au 18 nous eumes quelque relâche : mais le 19 il survint encore deux secouffes très-fortes, le 21 trois, & hier deux. L'on ne peut se faire une idée de la consternation, qui regne ici. Tous les habitans campent sous des tentes en rase campagne. Les Francs ont obtenu du Mûselim des gardes, qui font la patrouille, pour les garantir des désordres. Les montagnes sont couvertes d'infortunés de toutes les nations, qui manquent des choses les plus nécessaires à la vie, tous les magasins de bled, d'orge, de riz & de café aiant été brûlés. Pour adoucir l'horreur de la disette générale, Cara-Osman-Oglou, notre gouverneur, si connu par sa bienfaisance, & Elis-Oglou, ont envoyé ici le 8 chacun 50 à 60 chameaux chargés de pain, & un grand nombre de moutons & de chèvres, qu'ils ont fait distribuer aux pauvres; & depuis ce tems ils continuent de fournir



tous les jours des grains & des vivres au marché. Le Kiaya du Capitan-Pacha, arrivé le 20 dans notre port avec son escadre, destinée à lever le tribut annuel dans l'Archipel, n'est pas si humain ni si compatissant à nos malheurs : non content de la somme accoutumée, il exige une contribution extraordinaire. Son Dragoman étant venu hier à terre avec des lettres pour les consuls, on lui a donné les présens usités. L'on dit qu'il médite une descente pour marcher contre Cara-Osman-Oglou, afin de l'obliger à paier une somme de 100 mille écus.

## R U S S I E.

PÉTERSBOURG (le 25 Août.) Le Duc de Courlande aiant fait prononcer le 27 Avril dernier par le consistoire de Mittau, son divorce avec la duchesse Eudoxie, princesse de Joussoupaw, sa seconde épouse, cette princesse vient de publier ici sa protestation contre ce prétendu divorce. Elle est datée du 12 Juin & signée tant par elle que par le prince Grégoire Orlow, son curateur à ce requis. Elle s'y fonde sur les points suivans : 1°. Qu'elle n'a jamais consenti à un pareil divorce; mais qu'au contraire elle en a témoigné son éloignement de la manière la plus expresse par la convention, en vertu de laquelle elle a été simplement séparée de son époux *quoad torum & mensam*, à cause d'incompatibilité d'humeurs. 2°. Que le consistoire de Mittau,

par lequel le Duc a fait dissoudre le mariage conclu avec elle en 1774, est absolument incompetent pour cet effet. 3°. Que la convention, faite pour une simple séparation *quoad torum & mensam*, peut d'autant moins être violée, qu'elle a été garantie par l'Impératrice de Russie le 21 Février. — Le Duc de Courlande a fait insérer dans la gazette de Mittau du 14 Août une réponse fort détaillée à cette protestation. La réponse du Duc, dont l'original a été signé par lui-même, est datée de Mittau le 13 Août.

## P O L O G N E.

VARSOVIE ( *le 3 Septembre.* ) La noblesse du district de Varsovie s'étant assemblée pour tenir sa diétine, conformément à l'universal du Roi, élu pour ses nonces à la diète prochaine le prince Stanislas Poniatowski, lieutenant-général de l'armée de la couronne, & Mr. Gorsky, juge du grad de Varsovie. La tranquillité avec laquelle s'est faite cette élection, a donné le ton aux autres; car on a l'avis que les diétines dans les trois provinces se sont passées aussi sans tumulte, & qu'on y a élu des nonces habiles & considérés.

On assure que la prochaine diète s'occupera des changemens à faire, au change qui avoit été fixé à la diète précédente: il est d'autant plus nécessaire qu'on prenne à ce sujet de nouveaux arrangemens, que plusieurs personnes ont perdu au change, tel

qu'il a été fixé, & que ç'a été pour bien d'autres une occasion d'abuser de la bonne foi publique. — La police a pris les plus sages mesures pour que, durant la diète, il ne puisse se trouver ici aucun Juif des provinces situées au-delà de la Vistule : car on croit que ces pays sont déjà exposés aux ravages de la peste. — Par une clause expresse, insérée dans le traité de cession, il est stipulé qu'aucune des Puissances contractantes ne pourra faire recruter dans les terres de l'autre. Il y a quelques jours qu'un prussien, nommé Dambach, fut surpris non seulement enrôlant, mais cherchant à corrompre & attirer à lui des soldats de la république. On a repris les hommes qu'il avoit engagés, & ceux qui par ses promesses s'étoient obligés de s'expatrier. Dambach convaincu, a été puni si rigoureusement, que l'on espère qu'il n'aura point d'imitateurs. — Dans la grande Pologne, Sa Majesté le Roi de Prusse, a fait publier que tous ceux qui voudroient se charger de fournir du seigle, eussent à faire leurs offres dans un délai fixé, à Glogau ou à Breslau. Au moïen de cette proposition, notre noblesse vendra ses provisions avec avantage, & nous n'aurons point à craindre la cherté ; en effet, nous apprenons de Lithuanie que la récolte y a été très-abondante. — On parloit il y a quelques jours de construire trois tueries sur la Vistule ; on devoit affermer ces édifices, & la république eût retiré un revenu considérable du produit de cet établissement. Tout paroïssoit d'accord

sur ce plan de construction, lorsque le prince Lubomirski, grand maréchal de la couronne, s'est opposé très-vivement à l'exécution de ce projet. Les observations sur lesquelles il fonde son opposition, paroissent très-judicieuses, & elles font beaucoup de sensation. Ce prince prouve en effet, que le plus grand bénéfice de ces tueries sera au profit des fermiers, & non de la république, comme on s'en étoit flatté : on paiera en effet trois florins polonois, ou un écu d'empire pour un gros bœuf, deux florins pour un bœuf moien, ou pour une vache, un fl. 15 kreutzers pour une petite vache, un fl. pour un veau, un fl. pour un cochon de lait, enfin 15 kreutzers pour un bouc ou une chèvre. L'entrepreneur qui voioit un gain très-afsûré dans cette affaire, vouloit passer avec la république un bail de vingt années, & cela, disoit-il, à cause des grands frais que lui auroit occasionnés l'entretien de ces bâtimens. Le prince Lubomirski a dé mêlé la véritable cause de l'empressement de cet entrepreneur, & il a prouvé, qu'il gagneroit pendant son bail, plus d'un million.

Les mouvemens faits par les troupes russes nous apprendront dans peu si leur but est de se porter vers la petite-Pologne & le district de Cracovie, ou si elles veulent simplement former un cordon le long du Niester : c'est ce que bien des gens soupçonnent avec d'autant plus d'apparence de raison, que l'on afsûre que la peste fait non-seulement des ravages en Moldavie, mais qu'elle regne aussi à l'armée Ottomane.

## E S P A G N E.

MADRID ( le 29 Août. ) La cour étant à l'Escurial , Son Alt. R. Mad. la Princesse des Asturies, fut surprise pendant la nuit du 15 au 16 , d'une attaque très-violente de douleur d'entrailles , & le mal devint si pressant , qu'on fut obligé d'en venir à une saignée : Son Alt. R. se sentit soulagée , au point qu'elle se proposoit de partir avec la cour , pour retourner dans cette capitale ; mais Sa Majesté n'a point voulu le permettre , & a déclaré que son intention étoit que Son Alt. R. restât au château de l'Escurial avec le Prince son époux , jusqu'à ce que sa santé fût entièrement rétablie ; précaution d'autant plus nécessaire , que Son Alt. R. est dans le cinquième mois de sa grossesse : du reste , il n'y a plus rien à craindre pour elle. — Sa Maj. la Reine-douairière de Portugal , continue très-heureusement à prendre les bains : & sa santé paroît se fortifier de jour en jour.

En conséquence des ordres du Roi , le commandant de Barcelone a fait porter sur le port 180 pièces de canons de différent calibre avec leurs affûts ; ils doivent être embarqués aujourd'hui pour Cadix , & ils seront escortés par un vaisseau de 74 canons & par une frégate de 26 qui sont en rade. Selon des avis de Cadix on délivre actuellement au commerce de cette place , suivant les ordres qui en ont été expédiés par la cour ,

les fonds de la flotte arrivée dernièrement sous les ordres du sieur Ulloa. Ces avis ajoutent qu'il a été envoyé les ordres les plus précis dans toute l'Andalousie & dans l'Estremadure pour rassembler dans cette place une grande quantité de provisions de guerre & de bouche, qu'on croit destinées au camp qui se forme près d'Utrera, & qui sera porté à vingt mille hommes dans les premiers jours du mois prochain. On attend incessamment du Perou à Cadix le galion l'Achille avec un trésor aussi considérable que celui qui en a été apporté par le vaisseau le Rusé. Notre marine n'a jamais été sur un pied aussi respectable qu'aujourd'hui, & le royaume avoit beaucoup de peine à fournir le nombre de matelots nécessaires à tant de vaisseaux, sans interrompre le service du commerce & de la pêche; en conséquence, la cour de Naples nous a fourni 10000 matelots, dont 3000 sont Napolitains, & 7000 Grecs de Lipari & des îles des côtes voisines. Au moyen de ces renforts, on va renvoyer au commerce & à la pêche 10000 matelots nationaux, qui viendront après deux ans remplacer 10000 de leurs compatriotes sur la marine du Roi.

Tant d'apprêts par terre & par mer annoncent la guerre, & cependant l'agriculture, le commerce & l'industrie ne souffrent point dans le royaume. L'abolition des quintés pour former le corps de milices, & la nouvelle méthode employée pour remplacer l'aveuglement du sort, conservent à l'agriculture

1. Octobre 1778.

199

ture les bras qui lui sont nécessaires ; l'augmentation de notre marine , ainsi que la croisiere de nos schebecks , écartent les barbaresques de nos mers , & la liberté rendue au commerce de l'Amérique redonne de l'activité aux spéculations de nos négocians & de nos armateurs. Enfin l'industrie , encouragée par les établissemens patriotiques formés dans la plupart des villes du royaume , fait germer l'émulation dans les ordres inférieurs.

## P O R T U G A L.

LISBONNE ( le 21 Août. ) La Reine a nommé à plusieurs évêchés dans ses possessions tant en Afrique qu'en Amérique. — On assure que Dom Souza , fils de Dom Francisco Innocencio de Souza Coutinho , ambassadeur de cette cour à celle d'Espagne , sera nommé dans peu ministre plénipotentiaire de Sa Maj. Très-Fidele auprès du Roi de Sardaigne , à la place de Dom Henriques de Menezes , qui passera à un autre poste ; & que le chevalier de Horta , envoyé extraordinaire auprès de L. H. P. les Etats-Généraux des Provinces-unies des Païs Bas , est aussi désigné pour aller résider dans une autre cour.

Le Prince Mulei - Jezir , un des fils du Roi de Maroc , passa le mois dernier chez les Brebes , dans l'intention de les ramener à la subordination qu'ils doivent à son pere ; mais comme ce jeune Prince a été élevé

parmi les troupes , & qu'il a les qualités militaires que les peuples portés à l'indépendance mettent au-dessus de toutes les autres, on paroît craindre que ce Prince n'ait été engagé à se fixer parmi ces peuples, descendans des Tribus qui ont habité les Mauritanies avant l'invasion des Arabes. En conséquence , le Roi vient d'envoyer le Prince Mulei-Meimon , un autre de ses fils , à la tête d'un détachement de soldats , pour conférer avec son frere , & pour assurer son retour de gré ou de force.

## I T A L I E.

R O M E ( le 2 Septembre. ) Comme tous les avis du Levant ne font mention que des ravages funestes que la peste a faits à Andrinople & dans l'Archipel, ainsi que sur la flotte ottomane & même dans un village de l'état vénitien, les magistrats de fanté à Trieste, dans l'Istrie & à Venise ont soumis à une quarantaine de 21 jours tous les bâtimens qui arrivent du Levant. La sacrée consulte vient de prendre les mêmes précautions , & par un édit du 15 de ce mois , elle a soumis à une pareille quarantaine tous les bâtimens qui viendront de la Dalmatie. Cette quarantaine devra se faire dans le port d'Ancone pour les ports de la mer Adriatique , & à Civitta - Vecchia pour ceux de la Méditerranée.

Le comte Leoncini fait travailler à deux excavations dans la place dite *des huit can-*  
*tons*



sons & dans celle des Egyptiens, pour y chercher des antiquités. On assure qu'on a encore arrêté trois assassins de la bande dont nous avons parlé, savoir un nommé Quagliatre sur le mont Mileto, & deux dans la province de Montefusco nommés Marzullo & Borghetri, auxquels on a aussi trouvé divers effets dérobés.

Deux navires, l'un françois, l'autre anglois, qui étoient dans le port d'Ancone, étant allés de compagnie à celui de Goro pour y acheter des grains, le vendeur préféra le françois, qui chargea son grain, & partit de ce port, précédé de l'anglois, qui avoit à son bord dix-huit canons, tandis que le françois n'en avoit point: à quelque distance du port l'anglois attaqua le bâtiment françois, qui fut forcé de se rendre, dénué comme il étoit de tout moyen de défense.

FLORENCE (le 31 Août.) Hier à neuf heures du soir, le Grand-Duc notre Souverain est parti pour Vienne, accompagné du comte de Goes, & l'on présume que la Grande-Duchesse prendra bientôt la même route.

Nos mers sont couvertes de corsaires françois qui visitent tous les bâtimens & arrêtent ceux qui portent des marchandises pour le compte de l'Angleterre.

On fortifie de toutes parts l'île de Corse, pour prévenir une descente de la part des Anglois, à qui l'on prête le projet d'y débarquer le général Paoli avec un corps de troupes à ses ordres.

S. A. R. le Grand-Duc, protecteur éclairé

du mérite dans tous les genres, vient d'accorder à Mr. l'abbé Zacchiroli une pension annuelle à prendre sur le trésor de l'état, aussi long-tems que ce philosophe vivra dans la Toscane. Ce trait fait autant d'honneur au Souverain, qu'à l'estimable littérateur qui est l'objet de ses bienfaits. — On voit ici une médaille nouvellement frappée, en l'honneur de la célèbre improvisatrice Corilla Olimpica. Sur un des côtés de cette médaille, elle est représentée couronnée de lauriers, avec la légende : *M. Magd. Morelli Fernandez Pistor. In. Arcad. Corill. Olympica*; & sous le buste : *In Capitolio Coronata. Prid. Kal. Sept. M. DCC. LXXVI.* A l'exergue on a représenté le soleil répandant ses rayons dans tous les sens; cinq Maures, qui en éprouvent la vive chaleur, lancent contre cet astre, des flèches, dont quelques-unes voltigent dans les airs, & les autres retombent à leurs pieds. Autour de cet emblème on lit ces mots : *qui maledicunt diei* (a).

MILAN ( le 31 Août. ) Le 23, dans l'après-midi, il s'éleva un tourbillon très-vif, accompagné d'une si prodigieuse quantité de

---

(a) Les gens sensés ont trouvé beaucoup de ridicule & de faux dans cette médaille. On fait que ces improvisateurs & improvisatrices sont plutôt des enthousiastes que de véritables savans, qu'aucune de leurs déclamations n'est supportable à la lecture & qu'ils n'ont jamais rien écrit qui ait passé à la postérité. 15. Oct. 1776, p. 289.

1. Octobre 1778.

203

grêle, qu'en peu de momens la campagne fut dévastée, plusieurs maisons furent renversées, & quelques autres édifices souffrirent des dommages considérables. Nous apprenons aussi qu'à Turin, il y a quelques jours, le jour s'obscurcit totalement vers les quatre heures après-midi, un vent furieux s'éleva, & l'ouragan renversa la coupole du clocher de l'église des Cordéliers; dans la nuit suivante, ce clocher fortement ébranlé, tomba en partie sur les maisons voisines, qui en furent renversées; les cloches tombèrent avec fracas sur la voûte d'une chapelle; qu'elles enfoncerent; une personne qui s'étoit réfugiée dans l'église fut écrasée. Cette même tempête a fait beaucoup de ravage dans les environs de Turin. Les maisons & les moissons en ont beaucoup souffert.

## D A N N E M A R C K.

COPPENHAGUE ( le 1. Septembre. ) Le Roi a nommé les 11 officiers suivans, pour faire une campagne sur la flotte britannique; savoir, le comte Adam-Ferdinand de Moltke, chambellan, commandeur, & l'un des commissaires-députés de l'amirauté; le capitaine-commandeur Lütkan; le comte de Reventlau, chambellan, capitaine, & auditeur du collège de l'amirauté; les premiers-lieutenans Bredahl, Brohier, Dam; les seconds-lieutenans Riegelsen, d'Obelitz, Soeböcker, Gyldenfeldt & Schrodersee.

## A N G L E T E R R E.

\* Voyez  
sa lettre à  
Mr. Ste-  
phens dern.  
Journ. page  
145.

LONDRES (le 13 Septembre.) Les dernières dépêches du vicomte Howe étant d'une nature très-inquiétante \*, l'on attend avec impatience des éclaircissimens ultérieurs sur les desseins de la flotte françoise, commandée par le comte d'Estaing. La chaloupe de guerre, la Sauvage, a récemment fait voile pour New-York avec des dépêches, dont les duplicats sont partis peu après à bord de la chaloupe le Faucon. Comme Mr. d'Estaing, avant de se rendre à la hauteur de Sandy-Hook, a été à l'embouchure de la baie de Chesapeak & ensuite à l'entrée de la Delaware, l'on présume, qu'il s'étoit attendu à trouver l'escadre du lord Howe & la flotte des bâtimens de transport dans l'un ou l'autre de ces mouillages, où elles auroient été presque hors d'état de faire aucune défense. Ainsi, quelque critique que soit la situation de nos affaires à New-York, l'on se félicite, que la flotte françoise ne soit arrivée sur les côtes des Jerseys que justement deux jours après que nos forces de terre & de mer s'étoient réunies dans cette ville-là, où les vaisseaux de guerre & les bâtimens de transport sont si bien à l'abri, que quelques-uns osent se promettre, que le comte d'Estaing n'osera rien entreprendre contre eux. Dans ce cas l'on craint pour Terre-Neuve, où l'amiral Montagu n'a avec lui que l'Europe de 64 canons, trois frégates,

&

& trois chaloupes. En conséquence, l'amirauté a ordonné de faire partir au plutôt 3 vaisseaux de guerre pour le renforcer. Elle a aussi donné ordre de stationner le Warwick de 50, le Seaford de 20 canons, & quelques chaloupes à la hauteur des isles de Jersey & de Guernsey, pour observer les desseins, qu'on se persuade avoir été formés en France pour une descente dans ces isles. Suivant quelques avis celle dans l'isle de Jersey seroit exécutée, sous la conduite du marquis de Castries, par les troupes rassemblées en Bretagne, tandis que celles de Normandie, commandées par le comte de Vaux, attaqueroient Guernsey; & l'on ajoute, qu'il a déjà été frété 47 bâtimens pour cette expédition.

L'attente du public, qui croïoit recevoir la nouvelle d'une seconde action bientôt après la sortie de la flotte de l'amiral Keppel, a été frustrée jusqu'ici; & l'on est même dans l'incertitude à son égard. Le 4 au matin, l'amirauté reçut un exprès de ce commandant, qui apporta, dit-on, l'avis, que les deux flottes étoient en présence le 28 Août: on lui ré-expédia ce courier dès le lendemain: mais, vû que depuis ce tems l'on n'a rien appris d'ultérieur, l'impatience populaire a fait éclore, comme de coutume, plusieurs bruits ou plutôt des conjectures les unes plus incertaines que les autres. Il en est qui disent, que Mr. Keppel n'a pu trouver l'armée navale des François, d'où ils concluent, qu'au lieu de se présenter à l'embouchure de la Manche

ou même d'y entrer, elle a fait voile vers le cap Finisterre, pour se réunir à celle d'Espagne rassemblée dans le port de Cadix. Cette idée est fondée sur le peu d'apparence qu'on trouve, que la cour de Madrid ait fait la dépense d'un armement aussi formidable, sans avoir en vûe quelque objet de la plus grande importance; & cet objet paroît à nos politiques ne pouvoir être autre, que celui de profiter de l'occasion pour accabler la marine britannique, d'autant plus qu'il est connu qu'on a fait passer secrètement un nombre de pilotes françois à Cadix. L'on assure, que notre cour, n'étant pas exempte d'inquiétude sur le même sujet, a fait demander à celle de Madrid, qu'elle étoit la destination de sa flotte; mais l'on ne dit point, qu'elle réponse S. M. Catholique a jugé à propos d'y donner.

On ne fait plus que penser ici de la négociation entre la France & l'Angleterre. On commence à craindre qu'elle ne produise pas l'effet qu'on en avoit espéré, & l'on suppose aussi que l'Espagne fera enfin cause commune avec la France, en conséquence du pacte de famille de la Maison de Bourbon, parce que la négociation traîne en longueur. Les ministres même n'osent plus faire fond sur les professions amicales de la cour de Madrid, & se persuadent que ces professions n'ont pour but que de gagner du tems, afin d'être prête à agir d'autant plus puissamment contre l'Angleterre, & de concert avec la France, la réduire au point où ces

deux Puissances la voudroient voir de n'être plus capable de leur donner de l'inquiétude sur mer. Cependant on donne pour authentiques les conditions suivantes d'un accommodement entre la France & l'Angleterre, par le marquis d'Almodavar, ambassadeur d'Espagne en cette cour, savoir que les Etats-unis de l'Amérique soient reconnus pour une Puissance indépendante qui soit admise en qualité de partie contractante au traité général de paix; que le Canada, la Nouvelle-Ecosse & la Floride soient garantis à l'Angleterre & que la Louifiane soit cédée à l'Espagne; que le commerce des Etats-unis soit libre dans tous les états des Puissances contractantes, mais défendu aux isles & établissemens des mêmes Puissances aux Indes- occidentales & orientales : une seule isle dont on conviendra, sera déclarée neutre. Les isles de Terre-neuve & du cap Breton demeureront à l'Angleterre avec permission aux François & aux Etats-unis d'y venir faire la pêche; enfin que d'autres Puissances seront invitées d'accéder à ce traité &c. Mais l'on ne dit pas que la cour britannique ait consenti à ce plan d'accomodement; on en doute, & l'on croit qu'il s'y fera bien des changemens avant qu'il soit goûté par les parties intéressées. La cour a reçu encore hier des dépêches de Paris & de Madrid : demain, il se tiendra un conseil sur leur contenu.

Les dépêches que la cour a reçues le 8 de ce mois, de ses ministres aux cours de Pétersbourg & de Berlin, roulent, dit-on,

principalement sur une alliance offensive & défensive qui se forme entre les trois Puissances. — Le Duc de Gloucester reçut le 3 une lettre du Roi de Prusse, qu'on dit conçue dans les termes les plus gracieux : cependant depuis ce tems l'on apprend que son voyage pour aller servir à l'armée prussienne en Bohême a été suspendu, la saison étant trop avancée, & la santé de Son Altesse R. trop peu raffermie pour résister à la fatigue dans le cas d'une campagne d'hiver.

On va lever en Irlande trois régimens de catholiques-romains, qui seront commandés par des officiers de la même communion : les colonels désignés sont les lords Kenmare & Gaier, & Mr. de Fitzgerald ; depuis qu'on a cassé plusieurs actes passés autrefois contre les catholiques, les gens de cette religion montrent un zèle tout particulier pour le service du Roi. — On presse pour le service de terre, en conséquence d'un acte du parlement dressé dans la dernière session ; on enrôle même par force les Juifs allemands & portugais qui se trouvent ici. — Les lettres de Dublin annoncent, que quelques armateurs Américains & François avoient débarqué du monde au nord-d'Irlande, & commis quelques excès ; mais que des troupes & milices étant accourues vers les lieux, ils s'étoient rembarqués en diligence.

Le commerce de ces royaumes devient tous les jours de plus en plus précaire & périlleux. Toutes nos mers sont infestées d'armateurs



teurs ennemis , qui enlèvent sans cesse nombre de nos navires & bâtimens ; & comme le service américain nous prive de la majeure partie de nos frégates & chaloupes, on a de la peine à réprimer l'audace de ces corsaires ennemis. On est fort en peine pour une flotte marchande qui revient de la Jamaïque. On dit que 23 de nos navires marchands sont bloqués à Livourne par six vaisseaux de guerre françois ; & quatorze autres qui ont fait voile de Gibraltar le premier Août sous l'escorte du Romulus de 44 canons, ne sont pas encore arrivés.

### A L L E M A G N E.

VIENNE ( le 6 Septembre. ) Vers la fin de ce mois l'Impératrice - Reine se rendra à Presbourg , pour se trouver aux états qui s'y tiendront. Le Primat de Hongrie, le *Judex Curia* & d'autres magnats sont déjà arrivés ici pour y recevoir les propositions que la cour y voudra faire. Il y a toute apparence que l'insurrection d'une partie de la noblesse hongroise fera un des principaux objets qui y seront traités. — On attend à tous momens Son Altesse R. Mgr. le Grand Duc de Toscane : Madame la Grande Duchesse son épouse arrivera peu de jours après. — On ignore encore le véritable objet du voyage que le comte de Rosenberg , grand-chambellan de la cour , a fait en Bohême ; mais on ne doute pas que ce ne soit encore une démarche que l'Impératrice a cru devoir tenter en faveur de la paix.

Perfuadée que les victoires même font des objets odieux à l'humanité lorsqu'il est possible d'éloigner la guerre (a), cette auguste Souveraine n'a rien négligé pour conserver la paix; du reste le comte de Rosenberg est déjà de retour. — Le manifeste de notre cour va paroître au premier jour. On y trouvera les détails des dernières négociations entamées à Glatz. On y verra que Mr. de Thugut a été deux fois dans le camp du Roi; la première, pour demander si Sa Maj. vouloit écouter les propositions de paix; & la seconde, pour faire ces propositions; qu'il a eu une longue conférence avec le Roi, qui l'a reçu froidement, & traité avec beaucoup de hauteur, &c.

La position de notre armée, ainsi que de celle que le Roi de Prusse commande en personne, est encore, à quelques changemens près, la même dont il a été parlé dans le dernier Journal, & il ne s'est rien passé de remarquable de part & d'autre, les ennemis s'étant bornés à aller au fourrage & à venir de tems-en-tems reconnoître. On s'est attendu de notre côté plus d'une fois à une attaque que l'ennemi tenteroit à cette occasion; mais il s'est toujours retiré, sans faire le moindre mouvement qui pût y aboutir; cependant

---

(a) *Dulce & decorum est vincere, si modò  
Vincis coactus, si vitium oderis  
Traçtare ferrum, si solutam  
Non refugis renovare pacem.*

pendant il n'a pas perdu l'habitude de piller tous les endroits où il va pour ramasser du fourrage. On fait aujourd'hui le détail de l'affaire qu'il y eut le 25 (& point le 24, comme il a été dit dans le dernier Journal) entre l'arrière-garde des Prussiens & le corps commandé par le général Wurmser. " Le 25, de grand matin, la grande armée ennemie défila à la droite vers Burgersdorff; le petit corps, qui avoit été posté près de Liebenthal, prit la route de Trautenau, ne laissant pour arrière-garde que quelques bataillons d'infanterie, formant un carré parfait & quelques divisions de cavalerie pour couvrir les flancs.

Le lieutenant-général comte de Wurmser aiant été informé de ces changemens dans l'armée prussienne, & sur-tout de ce qu'elle venoit de quitter son camp aux environs de Liebenthal, & que ces mêmes troupes alloient encore quitter celui qu'elles avoient derrière Keule, il ne tarda pas de faire des dispositions propres non-seulement à mettre, autant qu'il seroit possible, obstacle à cette marche des ennemis, mais encore à les attaquer, pourvû que la situation le permît.

C'est à ce dessein que Mr. de Wurmser ordonna aux postes avancés de l'aîle gauche & à la division des hussards du régiment de Sa Majesté l'Empereur, de poursuivre l'ennemi sorti de Liebenthal: les postes avancés de l'aîle gauche faisant l'avant-garde, le général mentionné les suivit avec le reste tant de la cavalerie que de l'infanterie: on

trouva l'ennemi derriere Burgersdorf, où il s'étoit rangé, son arriere-garde consistant en cinq bataillons d'infanterie, trois régimens de cuirassiers, un régiment de dragons, & quelques escadrons de Bosniaques.

La division des hussards de Wurmsfer aiant été détachée à gauche, l'attaque en front se fit par le régiment de Barco, hussards, & par la division de ceux de Szekler.

Au commencement de cette rencontre l'avantage paroissoit être douteux : tantôt nos troupes réussirent dans l'attaque, tantôt elles furent repoussées : la cavalerie fit de part & d'autre un feu si vif qu'il ressembloit à celui d'un corps d'infanterie : le combat fut très-opiniâtre, sur-tout auprès du bois derriere Burgersdorf ; ce fut là où notre infanterie essuia non-seulement une forte cannonade & les cartouches de l'ennemi, mais aussi les décharges réitérées de toute la mousqueterie de son infanterie.

Cependant le lieutenant-général de Wurmsfer aiant fait amener le canon de sa cavalerie, ne manqua pas de foudroier l'ennemi à son tour, & le força enfin de plier. Ce dernier se retirant en-deçà du défilé derriere Rohenitz, Mr. de Wurmsfer le prit en flanc à droite & le canonna en même-tems de front ; & s'appercevant de la marche que l'ennemi alloit faire par le dit défilé même, il le fit attaquer à armes blanches conjointement avec la cannonade : cette manœuvre déconcertant toute la cavalerie ennemie, l'obligea à la retraite. Le courage par lequel

nos troupes se signalerent en cette occasion, fut aussi étonnant que le désordre dans lequel elles mirent celles de l'ennemi; Mr. de Wurmsfer avoue qu'il fait à peine faire un tableau assez vif de l'un & de l'autre.

Mr. de Wurmsfer poussa la cavalerie qui fuïoit, jusqu'à l'infanterie, laquelle ainsi que l'artillerie ennemie, firent un feu terrible sur nos troupes : malgré cela il continua la poursuite jusqu'à la colline de la potence ( Galgenberg ) devant la ville de Trautenau : mais appercevant un camp dont on sortit en s'avançant pour sauver les munitions & bagages que les ennemis avoient laissés dans les défilés , Mr. de Wurmsfer fit sonner la retraite & revint à son poste dans le meilleur ordre & sans être inquiété d'aucune maniere par l'ennemi.

On ne peut encore déterminer au juste le nombre des prisonniers que nos troupes ont faits ; cependant il est fort considérable : l'ennemi en outre a eu beaucoup de tués & de blessés.

Mr. le comte de Wurmsfer fait un grand éloge de la bravoure avec laquelle les hussards de Barco se sont distingués en cette rencontre : le général comte de Wartensleben a très bien mérité par l'assistance qu'il a donnée en cette occasion audit commandant du corps.

Les mouvemens que l'ennemi a faits ont donné lieu à des changemens semblables dans la position de notre armée, de sorte que le Roi de Prusse aiant fait marcher encore sa

deuxieme ligne dans les hautes montagnes, plusieurs de nos régimens se font postés entre Arnau & Hohen-Elb : cependant on a laissé un corps dans la premiere position proche de l'Elbe , pour couvrir la communication aussi bien que le dos de l'armée. Comme le Roi de Prusse voïant ces dispositions faites de notre côté , avança avec sa premiere ligne jusqu'à peu de distance de Hohen-Elb , il y avoit tout sujet de présumer qu'il attaqueroit notre armée : mais celle-ci , quoique désirant le combat , l'a vainement attendu dans cette circonstance, tout comme depuis l'époque de son invasion du 5 Juillet „

Quelques petites escarmouches qui se sont passées entre les postes avancés ne font d'aucune importance, il n'y a eu dans des rencontres de cette nature que quelque peu de hussards blessés ou pris de part & d'autre.

Il ne reste à la plupart des sujets qui habitent les contrées de la Boheme dévastées par les ennemis, que le peu d'habits qu'ils portoient lors de l'invasion , & ils sont réduits à la nécessité d'aller demander la charité au camp même de l'ennemi. Neustadtel , endroit d'ailleurs assez pauvre , a été chargé d'un impôt de quinze mille écus, & la petite ville de Tauba d'une somme de dix mille. Les villages de Habstein & de Kalkau ont été livrés à la discrétion de la soldatesque.

Des nouvelles de la Transylvanie portent qu'il y est tombé une quantité prodigieuse

gieuse de sauterelles , qui n'ont pas causé un grand dommage ; car la plus grande partie des productions de la campagne étoit déjà retirée ; on ne pense pas néanmoins d'être délivré avant 3 mois de ces hôtes incommodes.

On a exécuté ici , à la fin du mois dernier , deux voleurs de grand chemin , qui avoient commis de tels excès que les habitans de la ville où ils étoient nés , ont célébré par des réjouissances publiques le jour où on leur annonça qu'ils avoient été arrêtés. C'étoient deux freres , âgés l'un de 32 ans , l'autre de 36 : le plus jeune se rendit sans beaucoup de difficulté ; mais son frere aîné , qui devoit être décapité le même jour , refusa obstinément les secours ecclésiastiques ; & l'on différa deux jours son exécution , dans l'espérance qu'il se convertirait. Il s'est laissé conduire une seconde fois à l'échaffaut , en témoignant le même mépris pour les prêtres & la religion. Le confesseur le recommanda aux prières des assistans ; alors un peuple innombrable de plus trente mille hommes , se mit en priere pour le salut de son ame ; & ce scélérat touché de cette scène intéressante , se mit en devoir de mourir d'une maniere très-chrétienne.

DRESDE ( le 6 Septembre. ) Malgré les faux bruits , dont on abonde ici touchant les succès remportés par les armes prussiennes & saxonnnes , bruits que les amis de la vérité savent réduire à leur valeur réelle , il est incontestable que l'ouverture de la campagne a été heureuse pour nous. Le plan combiné entre ce Prince & le Monarque , son Frere , paroît être d'environner en demi-lune les forces autrichiennes , & leur coupant les communications sur les flancs , même avec Prague , de les obliger à rétrograder pour se dégager , & à laisser ainsi aux trou-  
pes

pes royales & électorales la facilité de prendre leurs quartiers d'hiver en Bohême. Elles pénètrent du moins de plus en plus dans le pays. Sur les indices donnés par quelques païsans huffites & mécontents du gouvernement autrichien (a), un détachement du corps combiné des généraux comte d'Anhalt & de Platen, a découvert près de Lovofitz une cave, où l'on avoit caché plus de huit cents barrils de vin, qui ont ensuite été distribués aux troupes; & par une trahison pareille l'on a trouvé dans un bois, près de Leutmeritz la magnifique bibliothèque du comte de Hartig, commissaire de l'Empereur pour les fiefs vacans en Bavière, avec plusieurs autres effets de prix. Cependant ces avantages n'empêchent pas qu'on ne craigne l'entrée des Impériaux dans le Voigtland: il y a des recruteurs autrichiens à trois lieues de Plauen, & le colonel Otto s'approche de plus en plus avec son corps de volontaires. On a déjà l'avis qu'il a fait une invasion à Arnstadt & qu'il y a forcé la maison des

---

(a) Depuis l'ouverture de la campagne ces sectaires ont fait aux autrichiens tout le mal possible, par des trahisons de tout genre; sans que ni la sévérité, ni les réglemens faits nouvellement en leur faveur, aient pu les arrêter. Nouvelle preuve du danger qu'il y a de laisser subsister dans l'état l'esprit inquiet de l'hérésie, & de l'impossibilité d'empêcher qu'il ne se prévaille des troubles de la guerre, ou des calamités publiques pour se fortifier & pour s'étendre! Voyez le Journal du 15. Août, p. 634, & autres citations là-même.



recrues prussiennes , d'où il a enlevé tous les habits & armes qui s'y trouvoient , & que de-là aiant percé jusques à Subla il s'est également emparé des armes qui y avoient été déposées. — La garnison impériale d'Egra a fait plusieurs excursions en Saxe & dans les environs d'Adorf : on fut obligé de lui donner du bétail & de l'argent : les troupes observerent une exacte discipline & à chaque fois , elles se sont retirées assez promptement. Cependant , pour couvrir nos frontieres , il a été détaché un corps de nos troupes sur Töplitz & Carlsbad.

BERLIN ( le 8 Septembre. ) Selon des avis de Boheme du 3 de ce mois , il passe , dit-on , journellement cinq à six chasseurs entre l'armée du Roi & celle du Prince Henri ; mais un chemin que peut franchir un chasseur , n'est pas toujours le plus commode pour la jonction de deux armées : elle ne s'opérera pas sans une grande bataille. L'armée du Roi a tenté à plusieurs reprises de passer l'Elbe pour s'approcher du Prince son frere , mais les Autrichiens les en ont toujours empêchés & les ont forcés de se retirer avec beaucoup de perte , & de reprendre leur position antérieure. A cette occasion quelques centaines de Prussiens ont été faits prisonniers & on leur a enlevé quelques canons ; comme les Prussiens montent le long de l'Elbe , l'armée impériale avance à proportion , de sorte qu'ils trouvent par-tout les mêmes difficultés pour l'exécution de leur principal objet.

Le journal de l'armée du Prince Henri dans son quartier-général près de Nîmes, peu éloigné de l'aile droite du maréchal de Laudon, le 4 de ce mois, ne contient rien de bien important. Il y est dit que deux corps ennemis s'étoient postés à Melnik & à Welwarn ; le dernier consistoit en deux bataillons de Hongrois & 12 escadrons aux ordres du général Sauer ; le général de Platen marcha sur Budin le 27 Août avec trois bataillons & 20 escadrons pour les déloger : puis aiant passé l'Eger le 28 Août, il fit prisonniere une garde ennemie qu'il trouva sur sa route. Le général Sauer quitta le poste de Welwarn & se retira vers Prague. Le général de Moellendorff marcha au même tems de Neuschlofs le long de l'Elbe sur Melnick d'où il chassa quelques Croates qui servoient à couvrir la retraite de l'ennemi. Nos hussards qui avoient été envoyés en avant trouverent 150 hommes de la cavalerie ennemie & en firent prisonniers 50 avec un officier. L'unique but de cette expédition dans laquelle on a fait 100 prisonniers, étoit de reconnoître la position de l'ennemi.

Le dernier transport d'argent, qui étoit de plus de 600,000 écus d'Empire, devoit être attaqué par un détachement d'Impériaux, entre Lœbau & Herrnhuth ; heureusement on fut instruit de leur dessein, & le commandant de Zittau aiant envoyé contre eux un bataillon d'infanterie avec du canon, aucun d'eux n'osa se montrer, & le transport est arrivé à sa destination.

MANHEIM ( le 1. Septembre. ) Les habitans de cette ville ont fait à l'Electeur les plus touchantes représentations contre le dessein que S. Alt. E. a formé de fixer sa résidence à Munich. Ce gracieux Souverain sans rien changer à sa résolution a daigné y faire la réponse suivante.

*Son Alt. Electorale Palatine agrée très-gracieusement & honore de son approbation le zele patriotique & les louables instances, que sa Régence électorale palatine vient de lui témoigner très-humblement, par ses représentations en date du 30 du mois dernier, pour le bien être de tous ses sujets dans ce pays, & particulièrement pour celui des habitans de cette résidence, au sujet du retour prochain de S. A. dans ses états de Baviere. En se référant à la déclaration gracieuse, qui a déjà été faite récemment à cet égard, & en réitérant les assurances y contenues, Son Alt. fait renouveler par la présente à sa dite Régence les promesses les plus expressees de la durée non interrompue de ses sentimens de bienveillance; de sorte qu'il ne sera négligé aucune occasion ni aucun moyen de bonifier, de toute maniere praticable, son éloignement indispensable & son absence temporaire; & qu'elle fera éprouver à tous ses sujets & habitans les effets de sa sollicitude pour remplir ses devoirs comme Souverain, ainsi que la tendresse du cœur paternel qu'elle leur conserve; ce que la dite Régence peut leur notifier de sa part en termes positifs.*

## F R A N C E.

PARIS ( le 14 Septembre. ) Le 28 du mois passé on a rendu compte au parlement de ce que le Roi a répondu aux remontrances de cette assemblée sur de prétendus abus de lettres de cachet & sur les corvées. Suivant ce qui en a transpiré, il paroît que

le Roi a répondu sur le premier article qu'il ne s'étoit point donné de lettres de cachet mal à propos sous son regne, & que c'étoit une partie trop délicate de l'administration pour la soumettre à l'examen du parlement; mais qu'à l'égard des corvées S. M. profitera volontiers de ses lumieres & des avis qu'il lui donnera. — Le parlement de Rouen aiant envoie par une députation au Roi, son arrêté contre la transcription faite d'autorité sur ses registres des lettres-patentes relatives aux mesures prises pour que les riches contribuent aux besoins de l'état en proportion de leurs biens dans la répartition des vingtiemes, le Roi a fait venir lundi cette députation & lui a parlé à-peu-près en ces termes : *J'ai lu vos remontrances; j'en suis très-mécontent; vous y faites l'application de loix très-sages à des usages abusifs & à des principes qui ne tendent qu'à une indépendance dont je ne souffrirai jamais l'établissement dans mon royaume. Je vous les rends. Retournez à Rouen & je ne tarderai pas de vous y faire connotre mes intentions.* Le parlement qui n'auguroit rien de bon de ses sept députés mandés en cour, avoit fait prévenir tous ses membres absens de se trouver le trois de ce mois, à une assemblée des chambres. Dès le lendemain du retour des députés chargés de la réponse du Roi, Mr. le maréchal d'Harcourt s'est rendu à ce parlement, pour y faire biffer les arrêtés, qui ont déplu à Sa Majesté; mais lorsqu'après avoir exécuté ses ordres, il se fut retiré,

1. Octobre 1778.

221

retiré, les magistrats ont fait une protestation en arrêtant, de remettre au greffe les provisions de leurs charges & que le Roi seroit supplié de les accepter, que néanmoins ils continueroient leurs fonctions, jusqu'à ce qu'il ait plu à Sa Majesté de les faire remplacer. — Le parlement de Bordeaux a aussi arrêté de faire des remontrances au Roi, au sujet de l'exil de la cour des aides de Guyenne à Castel-Jaloux. Etant d'ailleurs informé, que personne n'avoit été commis pour veiller au dépôt des archives de cette cour, il a rendu un arrêt, qui commet à cette garde le concierge de la cour des aides, & qui lui enjoint d'avertir sur le champ le procureur-général, au cas que quelqu'un voulût faire des recherches dans les archives.

Beaucoup de personnes de la cour & de cette capitale vont voir le camp de Saint-Gabriel. Il se fera une grande consommation de vivres en cet endroit : heureusement il est bien approvisionné, sur-tout pour la partie principale ; on a établi des magasins de grains dans tous les couvens de Baïeux, de Caën & des environs. Mr. le maréchal de Broglie doit faire connoître & essayer en partie dans ce camp le règlement fait pour l'infanterie en campagne. Comme tout est essentiel pour ce service, il entre dans les plus grands détails, depuis le pensément des chevaux destinés à porter des tentes & marmites jusqu'aux honneurs funebres à rendre aux militaires, depuis le maréchal de France jusqu'au simple soldat qui mourront à l'ar-

*I. Part.*

P

mée

mée. Désormais on exercera les soldats de tems en tems à marcher plusieurs lieues avec leurs havresacs, leurs armes & ustenciles de toute espee, afin qu'ils s'accoutument à les porter pendant la campagne sans en être fatigués. Les marmites de cuivre étant sujettes au verd de gris, il n'y en aura plus que de fer battu. Il est défendu aux officiers d'avoir des chevaux & voitures au-delà du nombre fixé par le réglemeut, sous quelque prétexte que ce soit.

Au titre XXI de l'instruction particuliere pour tout officier commandant dans un poste ou lieu fermé, il est dit : " Si l'ennemi lui a coupé le chemin de la retraite & qu'il ne puisse plus se l'ouvrir, ni compter sur aucun secours, il ne capitulera qu'à une des extrémités suivantes : *de n'avoir plus de munitions, de manquer de vivres après avoir réduit la nourriture du soldat & avoir souffert quelque tems la faim ou la soif, & enfin d'avoir perdu la plus grande partie de son monde.* Il observera toutefois qu'il n'y a que deux formes de capitulation, dont on ne peut s'écarter ; l'une d'obtenir les honneurs de la guerre, & la seconde de se rendre prisonnier de guerre, dernière condition qu'il n'acceptera qu'à l'extrémité, toute autre capitulation, comme, *de ne pas servir pendant la guerre, ou dans un païs déterminé, ne pouvant être admise dans sa justification,* „

Il est dit au titre XXVI de l'instruction pour les jours de combat : " Rien n'aïant tant de force sur les hommes que l'exemple

des chefs, les officiers-généraux & supérieurs feront en sorte que le leur inspire l'assurance & l'audace aux troupes qu'ils commandent. C'est sur-tout lorsque les actions sont les plus vives ou qu'elles balancent, qu'il est nécessaire qu'ils se montrent; car il est bien différent d'ordonner aux hommes de marcher au danger, ou de les y conduire „

On a aussi imprimé un règlement provisoire touchant le service de la cavalerie, des dragons & des hussards, aussi volumineux que celui de l'infanterie. A l'article des équipages des officiers-généraux & de la police des tables à l'armée il est dit : “ que l'équipage des lieutenans-généraux consistera en 40 chevaux, & celui des maréchaux de camp en 30; que les lieutenans-généraux ne pourront avoir plus de 20 couverts, & les maréchaux de camp 12, les colonels-brigadiers, ou les colonels commandans des brigades 10, & les colonels 8; que toute espece de vaisselle d'argent, à l'exception des fourchettes, cuillieres & autres effets de même argenterie, connus vulgairement sous la dénomination de *petite oie*, sera défendue; que les tables des officiers-généraux & autres, de quelque grade qu'ils soient, ne pourront être servies que de mets simples & militaires, sans aucune recherche de luxe; qu'on ne pourra s'y servir ni de cristaux ni de fruits montés „. Sa Maj. charge expressément les généraux de ses armées de tenir la main à l'exécution de cet article.

A l'article des camps de paix & d'exercice il est dit : " qu'on y pratiquera ce qui est prescrit pour les armées ; qu'ainsi il y fera fait des détachemens , des fourrages , des convois , avec les mêmes précautions qu'à la guerre ; que les officiers supérieurs qui les commanderont , étant seulement instruits par le commandant du camp de l'objet proposé , & restant absolument maître des dispositions à faire pour leur exécution afin de montrer s'ils en sont capables , le général leur fera connoître en quoi ils pourroient avoir manqué , & fera rectifier celles qui auroient été mauvaises ou mal exécutées.

On est dans une grande impatience d'apprendre des nouvelles de la flotte de Brest , dont on ne fait rien de bien positif , depuis qu'elle est rentrée en mer. On raconte seulement que Mgr. le duc de Chartres aiant fait venir à son bord le capitaine d'un navire portugais , qui alloit à Londres , l'a chargé de faire ses complimens à l'amiral Keppel , & de lui dire qu'il l'attendoit avec impatience. Il est fort surprenant que deux flottes ainsi animées l'une contre l'autre , restent aussi long-tems en présence , sans qu'il en résulte aucun événement. On attribue cette lenteur aux vents contraires qui ont régné jusqu'ici. — Les Anglois font de tems en tems des captures considérables : plusieurs de nos vaisseaux , qui revenoient des Indes occidentales , sont tombés entre leurs mains : les négocians du Havre-de-Grace en ont souffert plus que les autres ,



la plupart des navires, qui leur étoient destinés, aiant été pris : le vaisseau le St. Martin, appartenant à la maison Fouache de la même ville, revenant aussi des îles, & dont la cargaison s'estime à plus d'un demi-million, a été pris par le bâtiment armé le Fairfax, à 50 lieues des atterrages du Cap. En revanche le paquebot anglois de Lisbonne, qui a été pris par notre frégate la Courageuse & amené à la Rochelle, avoit à bord 300 mille piastres en espèces & des diamans au poids de deux onces & demie. La frégate l'Phigénie, commandée par Mr. de Kerfaint, a pris & envoyé à Brest un gros armateur anglois. D'un autre côté deux corsaires de Guernesey sont venus enlever subtilement un navire en charge au port de la Hogue. Ces insulaires semblent braver l'expédition dont ils sont menacés, & que l'on dit toujours devoir se faire sous les ordres du marquis de Castries & du comte de Vaux. La crainte qu'en ont eu six des plus honnêtes familles de Jersey leur a fait prendre le parti de venir s'établir à Grandville. Peut-être faudra-t-il repeupler ces îles en les soumettant à la France. Elles ne renferment que des contrebandiers, des banqueroutiers, des moines défroqués & des vagabonds. On compte qu'il y a 2000 hommes de guerre avec les troupes que l'Angleterre vient d'y faire passer. — On écrit de Dunkerque, en date du 29 Août, qu'un navire hollandois destiné pour Dunkerque avoit été pris par les Anglois & conduit à Douvres, où

les Anglois avoient aussi mené un navire prussien venant de Dantzic & destiné pour Saint-Valeri en Picardie; que les négocians de Dunkerque étoient fort alarmés de ce que les Anglois prenoient les navires des nations neutres, lorsqu'ils sont chargés pour le compte des François.

Toutes les lettres reçues de l'Amérique confirment l'avantage que l'armée du général Washington a remporté le 28 Juin sur celle des Anglois commandée par le chevalier Clinton. Ce général cherche en vain à le pallier par la relation qu'il a envoyée de cette affaire; on voit bien qu'il a été obligé de faire une habile manœuvre pour exécuter sa retraite de Philadelphie à New-York. On est persuadé que Mr. le comte d'Estaing n'aura pas abandonné le blocus de la flotte de l'amiral Howe, pour aller à Boston, comme les Anglois en répandent le bruit.

On croit connoître maintenant les raisons qui ont empêché la cour d'Espagne de se déclarer pour l'indépendance des Etats-unis de l'Amérique. La première est, dit-on, la retraite de Mr. le comte d'Offun, auquel S. M. C. étoit fort attachée, & que ce Monarque a vû partir avec le plus vif regret, d'autant plus qu'on lui avoit promis de le laisser à Madrid, avec le caractère d'ambassadeur. La seconde cause est que la cour de France avoit promis à l'Espagne de ne faire son traité avec les Etats-unis qu'après le retour de Dom Cevallos & après l'arrivée des galions. Mais les circonstances aiant exigé que l'on

accélérait ce traité , la cour d'Espagne en avoit marqué un peu de mécontentement. Toutefois il est très-certain qu'elle se rapproche de notre cour ; & qu'avant un mois on en verra des preuves convaincantes.

Mr. l'avocat-général Seguier a obtenu 12 mille livres de plus de pension en indemnité, dit-on , de l'expectative de la charge de procureur-général que le feu Roi lui avoit promise. Ce magistrat mérite les faveurs de l'état à plus d'un titre ; car la charge de procureur-général auroit pu être gardée long-tems par Mr. de Fleury, s'il n'avoit eu le motif de la faire passer à Mr. son neveu.

Le charmant pavillon que Mr. de Montmartel avoit pris plaisir à bâtir sur le bord de la Seine à Bercy, & appelé, à cause de sa forme, le Pâté, se vend par les curateurs du marquis de Brunoy à Mr. le comte de Menards, Poisson, frere & héritier de la marquise de Pompadour.

On a fait l'ouverture d'une nouvelle salle de spectacle, sous le nom de *Salle des petits comédiens du bois de Boulogne*. Cette dénomination est très-juste pour la forme & pour le fond. En effet, on ne peut concevoir rien de plus petit que ce spectacle, en prenant collectivement les acteurs, les pieces & la musique. Qu'on se figure des enfans qui bégaiant d'un ton dramatique des scenes sérieuses & larmoiantes; une poupée de cinq ans qui se trouve mal en poussant des hoquets. Au lieu de l'ingénuité qui convient à l'enfance, on lui fait prendre un

ton & des gestes d'énergumène. La principale actrice grassée, est louche & n'a point de dents. Cependant on y court comme au feu.

Myladi B\*\*\* écrit à son oncle, établi près de Paris, qu'on ne s'occupe nullement de la guerre dans les sociétés de Londres; qu'on y joue un jeu d'enfer, & que tous les jours on entend quelque nouvelle histoire de galanterie; les calamités qui menacent l'Angleterre, sont la chose du monde dont on s'y occupe le moins; on laisse ce soin à quelques papiers publics, qui prédissent depuis 40 ans la ruine de la Grande-Bretagne, comme Cassandre annonçoit celle des Troiens, & qui ne sont pas plus écoutés que la fille de Priam.

Le premier de ce mois, à dix heures du soir, le feu a pris au bourg de St. Just en Champagne, près de Sézanne; il y a eu 76 maisons brûlées composant quatre-vingt-deux ménages; plusieurs personnes ont péri dans les flammes, & d'autres sont estropiées; 329 de ces malheureux habitans sont sans asyle, sans pain & sans vêtemens; les récoltes de toute espèce qui étoient rentrées, ont été la proie des flammes, ainsi que tous les bestiaux, chevaux, vaches, moutons, harnois & charries; de sorte que ces infortunés n'ont pas même de quoi labourer & ensemercer leurs terres. Le subdélégué de Sézanne s'y étant transporté aussi-tôt, a donné avec le plus grand zèle tous les secours possibles.

1. Octobre 1778.

229

Suivant son procès-verbal de la perte des habitans de cette paroisse, elle monte à six cents quarante-cinq mille neuf cents quarante-deux livres, non compris celle du seigneur qui est très-considérable, tous les fermiers, au nombre de quinze, & les corps de la ferme aiant été brûlés. Un jeune homme de 27 ans y a péri en voulant retirer sa mere qu'il n'a pu sauver. Saint-Just est un gros bourg, aiant foire & marche.

### P A Y S - B A S.

BRUXELLES ( le 4 Septembre. ) Il paroît un édit de l'Impératrice-Douairiere & Reine, portant proscription des feuilles périodiques, intitulées : *Courier du Bas-Rhin, & Courier politique & littéraire, ou Courier de l'Europe.*

MARIE-THERESE, &c. Etant informée, que les rédacteurs des gazettes ou feuilles périodiques, intitulées : *Courier du Bas-Rhin\**, & *Courier politique & littéraire, ou Courier de l'Europe*, au lieu de se borner, comme il est du devoir de tout gazetier, à une relation simple, fidèle, impartiale des affaires & nouvelles publiques, se permettent depuis quelque-tems de remplir ces feuilles de raisonnemens aussi faux qu'indécens, & ne voulant point tolérer davantage dans les païs de notre domination le cours de pareils libelles, contre lesquels les loix de ces païs ont sévi dans tous les tems; à ces causes, nous avons, de l'avis de nos

très-chers & féaux les chef & président & gens de notre conseil privé, & à la délibération de notre très-cher & très-aimé Beaufrere & Cousin CHARLES-ALEXANDRE, Duc de Lorraine & de Bar, grand-maître de l'Ordre Teutonique, notre lieutenant, gouverneur & capitaine-général des Pais-Bas, défendu & défendons à tous directeurs des bureaux des postes, messagers, libraires, cafetiers, cabaretiers & à tous autres généralement quelconques, de recevoir ou faire venir, débiter, communiquer & donner à lire aucun exemplaire desdites gazetes ou feuilles périodiques, intitulées : *Courier du Bas-Rhin*, & *Courier politique & littéraire*, ou *Courier de l'Europe*, & à tous couriers, postillons, messagers, voituriers & autres d'en apporter & introduire dans nos provinces-belgiques, le tout à peine de trois cents florins pour la premiere fois, de six cents florins pour la seconde, & de banissement perpétuel de nos dites provinces pour la troisieme fois ; lefdites amendes à répartir, un tiers à notre profit, un autre tiers à l'officier exploitateur, & le troisieme aux dénonciateur, & à peine de punition arbitraire à l'égard de ceux qui n'auront pas de quoi paier lefdites amendes, lesquelles peines auront lieu aussi contre ceux qui présumeront de les lire ; & pour prévenir que personne ne puisse s'excuser sous le prétexte d'en avoir reçu contre sa volonté, comme lui aiant été adressées sous enveloppe ou autrement, sans sa connoissance préalable,

1. Octobre 1778.

231

nous voulons & ordonnons, que ceux qui en auront ainsi reçu soient tenus sous les mêmes peines & amendes, de les remettre aussi-tôt, sans les communiquer à d'autres, à l'officier principal du lieu, ou aux fiscaux de nos conseils dans les villes où nos dits conseils sont établis, pour par lesdits fiscaux ou officiers auxquels les exemplaires auront été remis, être fait les devoirs de leurs charges.

Si donnons en mandement à nos très-chers & féaux les chef & président & gens de nos privé & grand-conseils, chancelier & gens de notre conseil de Brabant, président & gens de notre conseil à Luxembourg, chancelier & gens de notre conseil de Gueldre, gouverneur de Limbourg, président & gens de notre conseil de Flandre; grand-bailli, président & gens de notre conseil de Hainaut; gouverneur, président & gens de notre conseil de Namur; Président-grand-bailli, & gens de notre conseil de Tournai & Tournesis; écoutette de Malines, & à tous autres nos justiciers, officiers & sujets auxquels ce regardera, de garder, observer & entretenir & de faire garder, observer & entretenir cette notre présente ordonnance sans port, faveur, ni dissimulation. *Car ainsi nous plaît-il.* En témoignage de quoi nous avons fait mettre notre grand scel à ces présentes. Donné en notre ville de Bruxelles le 29 Août l'an de grace 1778, & de nos regnes le 38<sup>me</sup>. Etoit paraphé, *Ne. vt.* Plus bas étoit, par L'IMPERATRICE-DOUAI-RIERE

RIERE ET REINE en son conseil, signé, DE REUL, & y étoit appendu le grand scel de Sa Majesté, imprimé en cire rouge à double queue de parchemin.

LA HAYE (le 31 Août.) On mande de Rotterdam que le collège de l'amirauté de la Meuse s'est conformé aux règles de la plus exacte neutralité, à l'égard du navire Dunkerquois le Maurepas, qui a amené dans la rade d'Helvoet deux brigantins anglois, dont il s'est emparé. Les Etats - Généraux, sur le compte qui leur en a été rendu, ont approuvé par une résolution particulière, la conduite de ce collège & l'observation fidèle du placard rendu en 1756, relativement au traitement que doivent éprouver dans les ports de la république les armateurs des Puissances belligérantes.

#### M O R T S.

Jean - Louis - Adam comte de Starhemberg, comte du St. Empire, chambellan actuel de Leurs Maj. Imp., lieutenant - général de cavalerie, premier chevalier de l'Ordre militaire de Marie - Thérèse, est mort, infiniment regretté, à Oedenbourg en Hongrie, le 29 Août, âgé de 60 ans.

Vincent Gustave comte de Hompesch, seigneur de Genderen, membre du corps des nobles de la province, conseiller de l'intendance des digues de Rhinlande, bailli & intendant des digues du district de Woerden, châtelain du château de la même ville,



député au nom du corps des nobles à l'amirauté pour le département d'Amsterdam, est mort à La Haye le 9. Septembre.

Il vient de mourir à Pilisich, en Hongrie, un homme âgé de cent sept ans, qui avoit servi, dans sa jeunesse, sous le prince Eugene, & s'étoit trouvé à la prise de Belgrade; il s'étoit marié à trente ans, & il a vécu 70 ans avec sa femme, morte depuis sept ans.

## T A B L E.

<b>TURQUIE.</b>	{	<i>Constantinople.</i>	189
		<i>Smyrne.</i>	190
<b>RUSSIE.</b>	(	<i>Petersbourg.</i>	193
<b>POLOGNE.</b>	(	<i>Varsovie.</i>	194
<b>ESPAGNE.</b>	(	<i>Madrid.</i>	197
<b>PORTUGAL.</b>	(	<i>Lisbonne.</i>	199
<b>ITALIE.</b>	{	<i>Rome.</i>	200
		<i>Florence.</i>	201
		<i>Milan.</i>	202
<b>DANNEMARCK.</b>	(	<i>Copenhagen.</i>	203
<b>ANGLETERRE.</b>	(	<i>Londres.</i>	204
<b>ALLEMAGNE.</b>	{	<i>Vienne.</i>	209
		<i>Dresde.</i>	213
		<i>Berlin.</i>	217
		<i>Manheim.</i>	219
<b>FRANCE.</b>	(	<i>Paris.</i>	219
<b>PAYS-BAS.</b>	{	<i>Bruxelles.</i>	229
		<i>La Haye.</i>	232
		<i>Morts.</i>	232